

# sommaire du n° 108, octobre 2016

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris	
« Qu'est-ce qu'un analysant ? »	
Anne-Marie Combres, La sortie est à l'intérieur	6
Dimitra Kolonia, Un sujet courageux, qui a le « choix », qui se sent « libre »	14
Anne Lopez, Les occurrences d'un désir décidé ?	23
Dominique Marin, Naturellement analysant !?	33
■ Séminaire Champ lacanien à Paris	
« <i>Hystoriser, raconter, écrire l'histoire</i> »	
Bernard Toboul, Jouissance et existence	41
Albert Nguyên, Comment vivre sans la bévue devant soi ?	47
■ L'École	
Colette Soler, Le cartel et le lien d'École	55
■ IX <sup>e</sup> Rendez-vous de l'Internationale des Forums, Medellín 2016	
<i>Préludes</i>	
Juan Guillermo Uribe, La déliaison finale...	63
Marie-Noëlle Jacob-Duvernet, Choix de l'hérétique	66
Vera Iaconelli, Nomination et effets sur le lien	68
■ Lectures	
Frédéric Pellion, Toucher le cerveau	72
Marie-José Latour, Qu'est-ce qui revient de <i>l'infans</i> ?	76

Directrice de la publication

**Agnès Metton**

Responsable de la rédaction

**Nicolas Bendrihen**

Comité éditorial

**Martine Capy**

**Lucile Cognard**

**Stéphanie Le Blan Subtil**

**Françoise Lespinasse**

**Fanny Matte**

**Marie Maurincomme**

**Kristèle Nonnet**

**Miyuki Oishi**

**Jean-Luc Vallet**

**Jérôme Vammalle**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Billet de la rédaction

« Si tu sais méditer, observer et connaître  
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur  
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître  
Penser sans n'être qu'un penseur. »

B. Lavilliers, 1988

### IF... Pourquoi une école internationale ?

L'avouerai-je ? Longtemps je me suis demandé pourquoi l'importance donnée au choix d'une école internationale des Forums. Il m'a fallu le voyage à Medellín pour entr'apercevoir quelque chose de cette dimension internationale. Contrepoids au possible « entre-soi » des Forums locaux, l'IF est un poumon de respiration où la psychanalyse se travaille dans la diversité des cultures, des langues, des sujets, mettant à l'épreuve ce désir de psychanalyse dont nous avons parlé lors de la V<sup>e</sup> Rencontre internationale de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien du 14 juillet à Medellín. Il s'agit là de transmission par la voie épidémique, au un par un, qui force l'ouverture à la différence.

L'autre aspect – mais qui n'est pas sans lien – est l'enthousiasme de ces Forums en formation demandant leur entrée à l'IF. Parler de nos collègues turcs, libanais, brésiliens, de cette collègue israélienne venue seule de Tel Aviv, de nos collègues de Patagonie parlant de leur pays et de leurs « trouvailles » pour fonctionner en « Forum itinérant ». Leur émotion quand l'assemblée générale de l'IF les a acceptés et reconnus comme membres à part entière. Leur joie et leurs affects nous ont tous atteints, j'imagine. Devant cette *alegria* communicative, ces désirs si forts pour travailler la psychanalyse au sein de notre école, j'ai pensé au peu de demandes dans mon pôle à devenir membre de l'IF.

Qu'en est-il alors de la vieille Europe qui a vu naître Freud et Lacan ? Savons-nous accueillir les « nouveaux » (au sens donné par H. Arendt), donner envie, faire une offre agalmatique ? Laissons-nous passer quelque chose de la solidarité et de la fraternité entre collègues en reconnaissant, lisant, interpellant le travail de chacun qui se risque à l'adresser à l'École ? L'idée de jumelage informel proposée par Marc Strauss, dans le débat initié par le CRIF, ouvre des perspectives aussi pour travailler, *via* les nouveaux moyens technologiques, avec ces collègues du bout du monde ou plus proches. De telles initiatives ont déjà existé ponctuellement avec notamment le Forum d'Athènes et Toulouse, je crois. Il y aurait quelque chose à inventer et à risquer qui fasse tourbillon dans notre communauté, appel d'air, et qui permette de faire des liens, avec le discours analytique comme cause.

Ouvrir grand portes et fenêtres pour avoir chance de trouver des changements d'optiques, de focales.

Merci aux collègues colombiens pour cette ouverture sur un air de salsa caribéenne, au goût de *mojitos* !

Après ce billet du grand large, il vous reste à ouvrir ce nouveau numéro du *Mensuel*, où vous trouverez bien à propos les préludes proposés par Vera Iaconelli et Marie-Noëlle Jacob-Duvernoy, AE récemment nommées. Votre lecture s'enrichira des textes d'autres collègues qui, dans leur diversité et leur pertinence, offrent chacun(e)s des ouvertures sur la psychanalyse en train de s'élaborer.

Françoise Lespinasse

# SÉMINAIRE

Séminaire EPFCL à Paris

---

*Qu'est-ce qu'un analysant ?*

## Anne-Marie Combres

### La sortie est à l'intérieur \*

« L'autre, derrière, ne disait rien. À chaque séance j'attendais qu'il parle. J'étais persuadé qu'il me cachait quelque chose, qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne voulait bien en dire, qu'il n'en pensait pas moins, qu'il avait son idée derrière la tête. »

Georges Perec <sup>1</sup>

Mon intitulé vient de l'exposition récente, au palais de Tokyo, de l'œuvre de Jean-Michel Alberola dont le titre a résonné avec la question du séminaire : « Qu'est-ce qu'un analysant ? »

\*

Lorsque j'ai été contactée pour participer à ce séminaire, la question m'a d'abord paru incongrue : « Qu'est-ce qu'un analysant ? »... La première réponse qui m'est venue *in petto* est : celui ou celle – un *parlêtre* – qui s'analyse avec un psychanalyste. Bien évidemment a suivi aussitôt la question : oui, mais qu'est-ce qui me fait penser que telle ou tel s'analyse avec moi ? Et ensuite : desquels de ces sujets qui viennent me rencontrer puis-je dire que ce sont des analysants ? Donc, les premières réponses ont ouvert une infinité de questions... et en premier lieu celle de savoir par quel bout aborder ce thème.

L'inconscient qui me mène a guidé mes mains vers ma bibliothèque et j'ai ouvert un livre que je n'avais pas repris depuis ma lecture peu de temps après sa publication et peu de temps avant que j'exerce la psychanalyse. Il s'agit de *Plaidoyer pour une certaine anormalité* <sup>2</sup> de Joyce McDougall. Sans doute la question de la norme ne me paraissait-elle pas évidente pour qualifier un analysant, pas plus qu'une analysante d'ailleurs !

Feuilletant tout de même cet ouvrage, sans grande conviction, je suis arrivée à un article dont le titre m'a sauté aux « oreilles » : « L'anti-analysant en analyse ». De quoi s'agissait-il donc ?

Pourrait-on définir ou du moins préciser ce qu'est un analysant en prenant ce biais, non seulement de ce qu'il n'est pas, mais de ce terme anti-analysant ? Qu'est-ce que l'auteure désignait ainsi et pourquoi le dire « en analyse » ? Remarquons déjà qu'anti-analysant ne signifie pas d'emblée non-analysant ! La notion d'anti institue du contre <sup>3</sup>, de l'opposé, et donc ici peut-être la dimension de lutte contre les effets que pourrait avoir le fait de se situer comme analysant. En fait, l'auteure le nomme ainsi en écho avec l'anti-matière : « quelque chose qui ne révèle son existence qu'en négatif, une force massive qui empêche la fonction de liaison <sup>4</sup> » et donc, dans ce cas, empêche l'analyse.

Tout d'abord, je relève qu'elle emploie le mot « analysant », ce qui, même précédé de l'« anti », indique déjà que la référence à Lacan – elle le cite aussi dans son texte à propos de la forclusion – ne lui est pas étrangère. Son article avait été publié dans le numéro 2 de la *Revue de psychanalyse* en 1972.

Joyce McDougall avait d'ailleurs rencontré Lacan et assisté à ses premiers séminaires, mais, au moment de la rupture entre Nacht et celui-ci, elle avait choisi de rester avec le premier, suivant ainsi son analyste Marc Schlumberger. Toutefois, l'enseignement de Lacan a continué à l'intéresser, même si sans aucun doute elle n'a pas suivi ses dernières élaborations. En 2001, elle le cite encore dans un entretien, à propos de l'anorexie et des addictions <sup>5</sup>.

Dans l'article dont je parle, J. McDougall indique d'entrée que son patient, qu'elle qualifie de « bien intentionné » et auquel elle reconnaît de la bonne volonté, est rapidement à l'aise dans la situation analytique. Elle précise toutefois qu'il n'entre pas dans le processus analytique. En effet, il accepte les aspects formels : horaires, fréquence, régularité, paiement (le dernier jour du mois !)... Cependant, rien ne se passe : aucun émoi transférentiel, aucun lien avec des souvenirs d'enfance pourtant présents, peu d'affects. Le discours après cinq ans de séances est le même qu'à la première. Si l'homme dont elle parle se plaint de ses enfants, de sa femme, il n'essaie pas de comprendre leurs raisons et ne se met jamais en question. Pourtant ses plaintes étaient à la base d'une des raisons qui avaient amené J. McDougall à l'accepter en analyse. En plus d'avoir été recommandé par un « collègue chevronné », qui avait souligné que ce serait un bon cas, il était intelligent, cultivé, issu d'un milieu dans lequel les idées étaient valorisées, y compris la psychanalyse ; mais surtout il lui avait dit, à propos de l'évocation par sa femme d'un possible divorce, qu'« il y avait sûrement chez lui quelque chose qu'il ignorait pour que sa femme veuille le quitter <sup>6</sup> ».

Or, qu'il y ait quelque chose qu'il dise ignorer ne suffit pas à attester de la mise en place du sujet supposé savoir... La demande d'analyse lui avait donc paru recevable, d'autant qu'il avait des symptômes qu'elle qualifie de névrotiques : phobies, inhibitions, problèmes sexuels passagers. Toutefois, elle s'est rendu compte peu à peu qu'il ne s'intéressait absolument pas à ces symptômes. Elle ne relève pas de troubles sur le plan du langage mais un discours plat et sans nuances, sans imaginations ni élaborations fantasmatiques. S'il parle bien des personnes ce n'est jamais que descriptif et il n'est pas question de la relation entre elles, pas plus que de la moindre tentative de compréhension d'autrui. En fait, dit-elle, « il racontait tout ce qu'il croyait devoir dire pour justifier sa demande <sup>7</sup> ».

Pourrions-nous dire que ce qui se passe avec ce patient, c'est qu'il ne lui fait pas la grâce du transfert, dont parle Lacan dans la proposition de 1967 : « Au commencement de la psychanalyse est le transfert. Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanaly-sant <sup>8</sup>. » Je remarque que c'est l'analyste qui le nomme « psychanaly-sant », comme en réponse à la grâce qui lui est faite d'être investi du transfert.

Si tant est que nous sachions ce que signifie « par la grâce »... La grâce, Lacan nous le signale dans le *Séminaire XVI*, « a le plus étroit rapport [...] avec le désir de l'Autre <sup>9</sup> ». Ce terme de Lacan m'avait plus d'une fois interrogée, de par la résonance religieuse sur laquelle on ne peut faire l'impasse pour y comprendre quelque chose, et parce que, dans le séminaire sur l'acte, il évoque à plusieurs reprises la dimension de la foi, notamment à propos du sujet supposé savoir <sup>10</sup>.

Colette Soler, dans son séminaire *Les Symptômes de transfert*, soulignait la contingence évoquée par cette expression, et le fait que l'analyste est « à la merci » de l'analysant qui lui présente le signifiant de sa souffrance <sup>11</sup>.

Chez Lacan, la référence renvoie à saint Augustin, souvent évoqué comme « le Docteur de la grâce », et qui, dans sa controverse avec Pélagé, place la grâce comme un don de Dieu, inconditionnel. La grâce de Dieu est un mode de relation de Dieu avec l'homme, grâce souveraine, sans laquelle nous ne pouvons rien, et qu'il accorde à qui il veut. C'est pour Augustin la condition essentielle et gratuite du salut. Mais elle laisse à l'homme son libre arbitre, ne garantissant pas le salut de celui qui, l'ayant reçue, fait un mauvais usage de ce don.

Ce dernier aspect appliqué à l'expérience analytique résonne avec le versant de la responsabilité de l'analyste : que fait-il de la grâce qui lui est ainsi accordée ?



Dans un entretien datant de la fin de 1974 avec Emilia Granzotto <sup>12</sup>, Lacan énonce ceci : « Pour faire une bonne analyse, il faut un accord, *une affinité entre l'analysant et l'analyste*. À travers les mots de l'un, l'autre cherche à se faire une idée de ce dont il s'agit, et à trouver au-delà du symptôme apparent le nœud difficile de la vérité. Une autre fonction de l'analyste est d'expliquer le sens des mots pour faire comprendre au patient ce qu'il peut attendre de l'analyse. » Cette remarque fait écho au fait que notre pratique se base sur cette précision essentielle : « non seulement les noms, mais simplement les mots ont une portée <sup>13</sup> », et à la nécessité, pour l'analyste, de se rendre compte de « la portée des mots pour son analysant <sup>14</sup> ».

À son interlocutrice qui faisait remarquer qu'il s'agissait d'un rapport d'extrême confiance, Lacan répondait : « Plutôt un échange. Dans lequel l'important est que l'un parle et l'autre écoute. Même en silence. L'analyste ne pose pas de question et n'a pas d'idée. Il donne seulement les réponses qu'il veut bien donner aux questions qui suscitent son bon vouloir. Mais en fin de compte l'analysant va toujours où l'analyste l'emmène. » Sans m'attarder plus sur cet aspect – pourtant essentiel – je soulignerai simplement le « qu'il veut bien donner », « son bon vouloir », et « où l'analyste l'emmène ». Cela ne fait-il pas écho à ce qu'il dit dans le séminaire sur l'acte : « Un tel sujet, un sujet défini comme effet de discours [...] à ce point qu'il fasse l'épreuve de s'y perdre pour s'y retrouver [...] un tel sujet dont l'exercice est, en quelque sorte, de se mettre à l'épreuve de sa propre démission <sup>15</sup> »...

Joyce McDougall, devant ce qu'elle considère comme une impasse, interroge son contre-transfert : elle « avoue » avoir écrit son article pendant une séance de l'un de ceux qu'elle nomme « patients-robots ». Ce terme ne peut manquer de choquer, en ce que la dimension du robot met le sujet en position d'objet pour l'analyste, et j'ai été interrogée par cette désignation de la part de quelqu'un qui voudrait, ainsi qu'elle le dit, être en position d'analyste, mais on peut remarquer qu'elle s'en tient parfois, elle aussi, à des aspects formels, comme on peut le déduire de la suite de l'article (notamment quand elle évoque le « masque de neutralité bienveillante »).

Monsieur X, donc, la fait souffrir avec sa plainte qui ne mène à rien. Il lui raconte un projet de construction de placard et le désintéret de sa femme à ce sujet. Joyce McDougall s'en désintéresse, elle aussi, mais s'en sent coupable ; pourtant elle ne peut le lui dire car elle ne veut pas « laisser glisser le masque de la neutralité bienveillante <sup>16</sup> ». Devant l'échec de ses tentatives pour lui proposer des associations, des liens, des interprétations, elle s'interroge : « Ne faudrait-il pas l'analyser en face à face ? au bistrot ? » Elle s'épuise : « Insistance et détermination à continuer d'être analyste, à

écouter, à s'identifier, à interpréter – et finalement à s'efforcer de trouver des “trucs” pour mettre en circulation le mouvement analytique – arriveront [et pour cause] à être ressenties par l'analysant comme une persécution<sup>17</sup>. » En cela elle ne prend pas la même position que Margaret Little, à laquelle fait référence Lacan dans le *Séminaire X*, lorsqu'elle dit à celle qui lui fait des réflexions désagréables sur l'aménagement de son bureau qu'elle se fiche de son opinion, ce qui ouvre autrement la position de l'analysante dans la cure.

Joyce McDougall conclut ainsi son article : « Pourtant cette réponse ne saurait nous satisfaire. Malgré tout, ces analysants tiennent à leur aventure analytique, tiennent à montrer à leur analyste combien il est inefficace [bingo !]. À titre hypothétique je suggérerai que ces patients s'accrochent à la relation analytique comme un noyé à une bouée de sauvetage, sans aucun espoir de gagner la terre. À quoi s'accrochent-ils donc ? Je crois que dans la situation analytique ils trouvent la confirmation que l'inconscient, qu'une autre scène, et qu'une autre façon d'exister sont pensables. Du moins leur analyste le croit<sup>18</sup>. » Peut-on alors la suivre lorsqu'elle qualifie ce sujet d'analysant ?

Il est vrai que nous recevons des personnes qui viennent nous parler avec constance, qui tiennent à ces rencontres, mais sans que s'enclenche le « processus analytique », comme le dit Joyce McDougall. Sans imaginer comme elle que cela constitue un lieu où elles trouvent confirmation de la possibilité de l'inconscient, il se peut que cette possibilité de parole leur permette – même sans qu'elles soient psychotiques – de maintenir un certain rapport à la vie et une forme de lien. Par rapport à la question de la grâce, ne restent-elles pas sur le bord, ce qui rend impossibles l'acte de l'analyste et une rectification subjective ?

Il ne me semble pas qu'avec le patient de Joyce McDougall il y ait instauration du sujet supposé savoir, cependant n'y a-t-il pas une demande ? Demande de la présence de l'analyste (il lui demandait par exemple avec insistance de lui restituer deux séances hebdomadaires qu'elle avait supprimées). Son insistance ne mérite-t-elle pas d'être prise en compte ? Le psychanalyste ne devrait-il pas viser la possibilité qu'un jour une réponse soit possible ?

Cela m'évoquait la question posée par Sophie Pinot à la journée de Toulouse<sup>19</sup> : « L'analysant est celui qui vient causer et qui parfois cause de l'analyste, en produit un. Pour qu'il y ait de l'analyste il y faut donc de l'analysant. Mais à quelle(s) condition(s) se produit-il ? Est-ce au moment où le sujet, non encore analysant, consent à prendre la parole autrement, à

remettre au premier plan *lalangue* ? Ce moment advient-il dans la rencontre transférentielle avec l'analyste ou dans le transfert à la psychanalyse ? »

Par ailleurs, il me semble que cette investiture de la grâce se renouvelle dans le cours de l'analyse. Il faut bien que, dans les moments difficiles de stagnation, d'impasse, quelque chose chez l'analysant se remobilise pour qu'il franchisse les écueils en maintenant – pas sans l'analyste et son interprétation, bien sûr – le vif du transfert. Responsabilité de l'analysant quant à son analyse, dont on retrouve bien des témoignages dans « Lacan, psychanalyste, Témoignages <sup>20</sup> ».

Dans le séminaire *L'Envers*, Lacan avait posé les différences de position entre l'analysant et l'analyste ; je cite : « J'entends beaucoup parler de discours de la psychanalyse, comme si cela voulait dire quelque chose. Si nous caractérisons un discours de nous centrer sur ce qui est sa dominante, il y a le discours de l'analyste, et cela ne se confond pas avec le discours psychanalysant, avec le discours tenu effectivement dans l'expérience analytique. Ce que l'analyste institue comme expérience analytique peut se dire simplement – c'est l'hystérisation du discours. Autrement dit, c'est l'introduction structurelle, par des conditions d'artifice, du discours de l'hystérique, celui qui est ici indiqué d'un grand H <sup>21</sup>. »

Dans la conférence « Le symptôme », donnée aux États-Unis, Lacan dit aussi : « Le discours analytique existe parce que c'est l'analysant qui le tient... heureusement. Il a l'heur (h-e-u-r), l'heur qui est quelques fois un bon-heur, d'avoir rencontré un analyste. Ça n'arrive pas toujours <sup>22</sup>. » Je souligne l'équivoque du « qui le tient ».

Il y a une autre dimension qui tient à l'analysant, c'est qu'il faudrait qu'il accepte d'apprendre : apprendre son métier (cf. *L'Acte psychanalytique* <sup>23</sup>) ; apprendre à lire (cf. *Encore*) ; mais aussi apprendre à épisser, qui se déduit de ce que Lacan évoque dans *Le Sinthome* : « Il faudrait que l'on ait dans l'analyse – comme je l'ai – le sentiment d'un risque absolu <sup>24</sup>. » Michel Bousseyroux précisait : « En fait, *le risque, c'est le nœud* : le risque qu'il s'en aille en floche, que ses cordes s'embrouillent au point de se continuer les unes dans les autres, faute de n'avoir pas gardé la corde qui fait le support réel du sujet [...]. C'est ainsi que Lacan en vient à dire que la réponse de l'analyste à l'analysant n'est pas que de donner sens, c'est-à-dire de faire épissure entre l'imaginaire et le symbolique : elle est aussi de lui apprendre à faire une seconde épissure. Elle est de lui apprendre à épisser son sinthome au réel parasite de la jouissance <sup>25</sup>. »

Un analysant est susceptible de tirer les conséquences de ses dits s'il est engagé dans la psychanalyse. Mais il faut parfois beaucoup de temps

pour que l'énigme vienne se substituer à la plainte. La manœuvre du transfert est nécessaire pour permettre la rectification subjective, mais pour cela il faut en effet que l'analysant en ait d'abord fait la grâce à l'analyste. « Le passage à analysant est attesté lorsque cette réponse de l'inconscient avec la division et l'angoisse éprouvée vient se nouer à l'interprétation de l'analyste. La parole analytique se noue là où se sont croisés le dire de la demande et le dire de l'interprétation <sup>26</sup> », disait Maricela Sulbaran à Toulouse.

Ce n'est qu'à cette condition d'entrée dans le discours analytique que l'analysant pourra, de l'intérieur, trouver la sortie <sup>27</sup>. Olivier Larralde, lui, en disait ceci : « Réaliser pleinement ce que l'on sait déjà, qu'il n'y a pas quelque chose à attendre, qu'il n'y a pas même à attendre, mais bien plutôt atteindre ce pays, comme dit le Vêda, où la satisfaction naît avec le désir, là où les montagnes sont à nouveau des montagnes et les rivières à nouveau des rivières, comme le dit le proverbe zen, ce pays souvent si lointain, de l'ici et maintenant <sup>28</sup>. »

Je conclurai sur une question : puisque, avec chaque cas, on devrait réinventer la psychanalyse, ne faut-il pas aussi repenser à chaque fois ce qu'est un analysant ?

*Mots-clés : anti-analysant, grâce, transfert, discours, analysant, analyste, Joyce McDougall, épissure.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 12 mai 2016.

1. ↑ G. Perec, *Penser, classer*, Paris, Hachette, 1988, p. 68.
2. ↑ J. McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1978.
3. ↑ « Ant(i) : du grec anti = en face de, contre / qui est situé en face de, à l'opposé de / qui s'oppose à, qui lutte contre les effets de, qui est l'opposé, le contraire de... En physique : *Anti*, associé au nom de chaque particule fondamentale chargée, désigne l'antiparticule correspondante. »
4. ↑ J. McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 100.
5. ↑ M. R. Moro, « Entretien avec Joyce McDougall », *Le Carnet PSY*, n° 67, 2001, p. 20-27.
6. ↑ J. McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 104.
7. ↑ *Ibid.*

8. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 18.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 123.
10. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 7 février 1968 : « C'est l'acte qui consiste à autoriser la tâche psychanalytique, avec ce que ceci comporte de *foi faite au sujet supposé savoir*. »
11. ↑ C. Soler, *Les Symptômes de transfert*, leçon du 6 janvier 1999.
12. ↑ J. Lacan, « Freud pour toujours », entretien avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama*, à Rome, le 21 novembre 1974. Republié dans le *Magazine littéraire*, n° 428, février 2004, p. 24. C'est moi qui souligne.
13. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aîle à mourre*, séminaire inédit, leçon du 8 mars 1977.
14. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
15. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 7 février 1968.
16. ↑ J. McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, *op. cit.*, p. 103.
17. ↑ *Ibid.*, p. 111-112.
18. ↑ *Ibid.*, p. 116.
19. ↑ Échos d'École, journée d'École à Toulouse du 26 septembre 2015.
20. ↑ « Lacan, psychanalyste. Témoignages », *Champ lacanien*, n° 11, Paris, EPFCL, mai 2012.
21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 35.
22. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1975, p. 42.
23. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968 : « Commencer une psychanalyse, oui ou non, est-ce un acte ? Assurément oui. Seulement, *qui est-ce* qui le fait cet acte ? Nous avons tout à l'heure fait remarquer ce qu'il implique chez celui qui s'engage dans la psychanalyse, ce qu'il implique justement de démission de l'acte. Il devient très difficile dans ce sens d'attribuer la structure de l'acte à celui qui s'engage dans une *psychanalyse*. Une *psychanalyse* c'est une tâche, et même certains disent "*c'est un métier*". Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est des gens, quand même qui s'y connaissent : il faut leur apprendre leur métier, à ces gens qui ont ou non à suivre la règle de quelque façon que vous les définissiez. Dans ce coin-là, on ne dit pas leur métier de "*psychanalysant*", ils vont le dire maintenant puisque le mot court, c'est pourtant ça que ça veut dire. »
24. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, leçon du 16 décembre 1975.
25. ↑ M. Bousseyroux, « Que répond le borroméen ? La réponse post-joycienne de Lacan », *Hétérité*, n° 10, p. 72.
26. ↑ M. Sulbaran, Échos d'École, journée d'École à Toulouse du 26 septembre 2015, *Wunsch*, n° 15, 2016, p. 51.
27. ↑ Marie-José Latour m'a signalé le texte de Colette Sepel dans le numéro 29 du *Mensuel*, dans lequel elle dit qu'en se retournant vers l'entrée, l'analysant se retrouve face à la sortie.
28. ↑ O. Larralde, Échos d'École, journée d'École à Toulouse du 26 septembre 2015, inédit.

## Dimitra Kolonia

### Un sujet courageux, qui a le « choix », qui se sent « libre » \*

« Un sujet courageux, qui a le “choix”, qui se sent “libre” », fut la première idée qui m’est venue à l’esprit pour répondre à la question : qu’est-ce qu’un analysant ? Comme je voulais m’appliquer à cette tâche avec beaucoup de sérieux, je m’apprêtais à laisser tomber mon idée, avec une grande facilité, voire un léger mépris, car, pensais-je, je n’allais tout de même pas prendre en compte la première idée qui me passait par la tête ! Quelle drôle d’idée vu que le thème de notre séminaire porte sur l’analysant, lui qui est censé dire ce qui lui passe par la tête, en se soumettant à la seule règle fondamentale, celle de l’association libre.

Or, l’intérêt de l’association libre est que, justement, libre elle ne l’est pas. « L’association, il est entendu qu’elle est liée <sup>1</sup> » par des « conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique <sup>2</sup> », dit Lacan. Intriguée, dans un deuxième temps, j’ai décidé de retenir mon idée comme hypothèse de travail, en remontant son fil pour découvrir avec quoi elle était liée.

Qu’il faille du courage pour ouvrir la boîte de Pandore <sup>3</sup>, pour s’affronter au réel et vouloir savoir quelque chose de ce réel, c’est certain. Mais ce qui m’interroge aujourd’hui est plutôt la question du choix, car un sujet qui a le « choix », qui se sent « libre », même entre guillemets, a l’air d’aller plutôt bien, pourquoi serait-il en analyse ?

En suivant le fil de mes idées, je mettrai le choix aux antipodes du fatalisme, dans lequel un sujet peut se trouver au moment où il s’adresse à un psy (psychanalyste, psychothérapeute...). Un fatalisme dû à sa souffrance étant donné qu’il subit ses impasses, ses symptômes, dans lesquels il ne se reconnaît pas et qui de ce fait, croit-il, le dispensent de toute responsabilité, de toute implication.

C’est la rencontre avec l’inconscient, dans le dispositif analytique, grâce à un analyste, qui permet au sujet de sortir du fatalisme ; pas d’emblée, ni

facilement. Certes, si un sujet s'adresse à un analyste, c'est que l'inconscient, il l'a déjà rencontré, il ressent ses effets sur lui, mais il ne sait rien de cet inconscient, il ne peut rien en dire. Car avant la rencontre avec un analyste, un sujet peut imaginer qu'il y a un inconscient, le supposer, le soupçonner, le croire, mais c'est seulement dans ce dispositif, autorisé par l'acte de l'analyste, qu'il peut le déduire, le vérifier.

Ainsi, j'ai été amenée à me demander comment un sujet rencontre l'inconscient dans le dispositif analytique.

L'analyste, par son silence, son refus de répondre, rompt avec l'idée du dialogue ordinaire auquel le sujet est habitué en marquant un au-delà de la parole. C'est une différence essentielle avec les psychothérapies. Ainsi, pour le sujet qui parle et qui ne reçoit pas de réponse, une nouvelle dimension de sa parole apparaît, un écart se creuse, entre ce qu'il pense dire et ce qu'il dit, car « votre discours en dit toujours plus que ce que vous n'en dites <sup>4</sup> ». Un espace s'ouvre alors, un espace inaugural car, en dehors de ce dispositif, il ne peut pas être institué.

Mon idée débouche sur deux questions : tout d'abord, comment l'analyste en refusant de répondre peut-il être ce « partenaire qui a une chance de répondre <sup>5</sup> » ? Et puis, que serait cet espace inaugural ?

Aussi bien Freud que Lacan mettent le refus (*Versagung*) au premier plan de l'expérience analytique : « Nous analystes, nous n'opérons, et qui ne le sait, que dans le registre de la *Versagung*. Et c'est tout le temps <sup>6</sup>. » Ce refus vise tout particulièrement la demande. L'analyste, dans la direction de la cure, doit orienter la place du désir par rapport aux effets de la demande, autrement dit, en refusant de répondre à la demande, l'analyste refuse de la satisfaire, laissant le champ ouvert pour que le désir du sujet advienne.

Le champ du désir, précise Lacan à propos de son graphe du désir, se situe entre la ligne du transfert et celle de la suggestion. Pour maintenir ce champ ouvert, il faut maintenir les deux lignes distinctes. « Notre opération est justement abstinente ou abstentionniste. Elle consiste à ne jamais ratifier la demande comme telle. [...] Cette abstention, encore qu'elle est essentielle, n'est pas à elle seule suffisante. [...] Il suffit [que le patient] soit satisfait sur le plan de la demande pour que la confusion s'établisse irrémédiablement entre la ligne du transfert et la ligne de suggestion. Ce qui veut dire que [...] nous tendons à faire se confondre la ligne du transfert avec la ligne de la demande. Nous sommes donc, au principe, nocifs <sup>7</sup>. »

Mais le sujet qui arrive en analyse n'est pas d'emblée sous transfert et encore moins un analysant. L'abstention, le refus, dont parle Lacan comme

étant essentiel mais pas suffisant, est incapable à lui seul de faire exister le désir, sans le désir de l'analyste et son acte.

Laissé sans réponse, le sujet rencontre l'inconscient en découvrant qu'en parlant il dit autre chose et que ses symptômes disent quelque chose, mais quoi ? Leur sens est insu du sujet ; il leur suppose dorénavant un sens caché, un savoir. Il lui incombe alors de chercher le sens de ses symptômes, de les déchiffrer, et son ignorance accompagnée du refus de satisfaction de l'analyste le pousse vers cette quête de savoir. « Je ne suis pas là, en fin de compte pour son bien, mais pour qu'il aime <sup>8</sup> », disait Lacan, et nous constatons à quel point ce nouvel amour, dans la psychanalyse, adressé au savoir, est subversif, par rapport à l'amour du prochain.

L'entrée en analyse est un choix pour le sujet ; il n'est pas obligé de s'y engager. Mais elle ne peut s'instaurer que du psychanalyste, de ce partenaire qui a une chance de répondre, non pas par une réponse quelconque, mais par son acte qui crée les conditions, qui autorise la possibilité. C'est par son acte que l'analyste peut donner support et autorisation à la tâche analysante, à ce que Lacan appelait le « faire du sujet faisant <sup>9</sup> », mettant le faire du côté analysant et l'acte du côté analyste.

Ainsi, l'acte de l'analyste vise depuis le début le savoir supposé à l'analysant en devenir et pose l'inconscient comme savoir, comme effet de langage. Et c'est en ce sens que j'entends la phrase de Lacan selon laquelle l'association libre est liée par les conditions du cabinet analytique.

J'aimerais, à ce propos, donner l'exemple d'un sujet qui, trois ou quatre mois après son arrivée, a décidé qu'il pouvait partir car il avait tout dit. Cet argument selon lequel il avait dit tout ce qu'il savait déjà l'a surpris, mais une rupture au niveau du discours est venue plus tard. En continuant à parler il a fait la remarque qu'il parlait comme ça venait. La réponse que c'est comme ça qu'il pourrait parler de ce qu'il ne savait pas déjà l'a amené à déterrer une phrase très importante que sa mère disait, le faisant entrer ainsi dans le jeu de l'association libre.

Si je mets l'accent sur l'importance du refus de réponse, au début de la rencontre avec un analyste, c'est parce que ce refus est une rupture saisissante avec le discours dominant dans lequel baigne le sujet à son arrivée. C'est une rupture avec les savoirs et les valeurs établis, avec tout lien social que le sujet a rencontré jusque-là. Et c'est ce qui distingue fondamentalement l'analyse de tous les types de psychothérapies ou d'autres techniques de bien-être.

L'analyste écoute et l'analysant parle. Il s'agit de deux positions qui ne sont guère équivalentes. Ainsi, sans dialogue, pas de partage, pas de



réciprocité, pas de complémentarité entre analyste et analysant, pas de complémentarité de parole. Seulement disparité. Dès le début, chaque analyse est un travail de séparation entre le sujet et l'Autre ; l'analyste ne se positionne pas comme garant alors que le sujet cherche à se rassurer auprès de lui.

Mais même si ce refus joue un rôle déterminant au début, qui est un moment décisif, il est nécessaire tout au long de l'analyse. Car, si l'analyste refuse de répondre à la demande, c'est parce que ce qui se demande, *ce n'est pas ça*. « N'est-il pas clair que ce dont se fonde le discours de l'analysant, c'est justement ça, *je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* ? C'est la demande fondamentale, et c'est celle que, à la négliger, l'analyste fait toujours plus prégnante <sup>10</sup>. »

« *Ce n'est pas ça* veut dire que, dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*, de l'objet qui viendrait satisfaire la jouissance <sup>11</sup>. » Le *ça*, du *ce n'est pas ça*, est l'objet *a*.

Or, l'analyste qui occupe cette position de semblant en tant qu'objet *a* fait l'offre de l'objet *a* à son analysant. Offrir l'objet *a* a une face paradoxale de refus, c'est une *offre de refus*, écrit Colette Soler, car « l'objet *a*, qui est l'objet-manque, est le seul objet qu'on ne peut pas perdre ». Cette offre de l'objet *a*, elle la traduit par la formule « je refuse de t'offrir ce que tu me demandes parce que ce n'est pas ça <sup>12</sup> ».

Mais le *ce n'est pas ça*, qui est « le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue <sup>13</sup> », comme nous dit Lacan, n'est-il pas le cri d'un conflit psychique (selon Freud), le cri de la division du sujet ? J'emprunte l'expression à Colette Soler qui parle du symptôme comme le « cri muet » du *ce n'est pas ça*.

L'accueil du symptôme, du *ce n'est pas ça*, n'est pas le même avec un analyste ou avec un psychothérapeute. Le psychothérapeute essaie de le rectifier, de le supprimer, de reconforter et rassurer le sujet, qui n'attend que ça, en lui conseillant à la place, et d'ailleurs à sa place aussi, un « c'est ça normatif » qui vise à assurer le bien-être du sujet en le maintenant dans le bon sens.

Et l'analyste ? Face au *ce n'est pas ça* du sujet, l'analyste est le seul à pouvoir répondre par un refus, par un : *ce n'est pas ça*. On dirait une entente mutuelle, mais... ce n'est pas ça ! Ce serait un malentendu car c'est loin d'être une réponse symétrique, puisque les deux pensent différemment le destin de ce symptôme.

Ainsi, l'analyste n'essaie pas de le suturer, le colmater, il le fait parler en visant son sens, toujours singulier, jamais commun, et sa jouissance.

Autrement dit, il le traite comme une formation de l'inconscient, comme une vérité du sujet, et non pas comme une faute à corriger.

D'ailleurs, le sujet, en arrivant, considère ses symptômes, ses impasses comme des attitudes à faire cesser puisqu'elles se manifestent contre sa volonté, sans soupçonner, dans un premier temps, que même si c'est malgré lui, ce n'est pas sans lui. Ainsi, le sujet arrive avec l'idée de se débarrasser de ses symptômes, puis il découvre qu'ils veulent dire quelque chose et qu'il pourrait se débarrasser d'eux en les déchiffrant. Mais même s'il découvre qu'il y a un savoir caché, il ne sait pas encore que c'est lui qui sait. C'est à la fin qu'il le saura. Il se tourne vers l'analyste et c'est de lui qu'il attend ce savoir. Il découvre la dimension du sujet de l'inconscient, alors qu'il ne connaissait que le sujet de la conscience.

Avec la supposition du savoir, le transfert s'installe et avec l'acte, dans lequel sont impliqués transfert et interprétation, l'analyste, nous l'avons vu, autorise la tâche analysante qui comporte une « foi faite au sujet supposé savoir <sup>14</sup> ».

Tout ce qui vient déstabiliser son intention, l'analysant le prend dans un nouveau contexte en le questionnant et en lui attribuant valeur d'énigme. Ainsi, quand quelque chose dépasse son vouloir, par exemple le symptôme, il commence à le questionner à partir de sa vérité, et non plus de son intention. Une chasse au sens est lancée, par le biais de l'association libre, qui marque l'ouverture d'un espace où le sujet cherche le sens.

Cet espace, et ainsi nous arrivons à ma deuxième question, est l'espace transférentiel. Lacan prend l'exemple du lapsus pour montrer l'ouverture de cet espace, nécessaire à l'opération analytique. Mais chaque formation de l'inconscient, chaque bévue, chaque ratage, comme manifestation symptomatique de l'inconscient, le rêve, le symptôme, l'acte manqué peut démontrer cette foi faite au sujet supposé savoir.

Cet espace transférentiel, Lacan l'écrit « l'esp d'un laps <sup>15</sup> », c'est-à-dire *l'espace d'un lapsus*, nouant ainsi l'espace et le temps avec le laps. Cette temporalité du transfert va très bien, me semble-t-il, avec la temporalité du participe présent de l'analysant, qui montre bien le temps qu'il faut pour tout ce *work in progress* qu'est une analyse arrivée à son terme (d'ailleurs, ce n'est pas sans lien avec le thème de notre séminaire de l'année dernière, sur la durée des analyses).

Dans l'exemple que prend Lacan, celui du lapsus, ce qui vient déstabiliser le discours intentionnel du sujet est un signifiant qui apparaît en surprise, comme un accident, en visiteur qui n'est pas invité. Le sujet ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il vient y faire. C'est un signifiant dont il ignore

le sens et c'est justement ce qui ouvre l'espace où le sujet cherchera le sens de ce signifiant insensé, hors sens, en essayant de le mettre dans un circuit en le liant avec d'autres signifiants.

Cet *esp d'un laps* est alors celui de l'association libre, avec laquelle de nouveaux sens surgissent. C'est un exercice auquel l'analysant choisit de se soumettre, Lacan dit qu'il s'agit d'un choix d'abdication, celui de s'éprouver aux effets du langage. C'est en perdant le fil, dans l'association libre, que nous pouvons attraper les phénomènes inconscients.

J'ouvre une parenthèse pour donner l'exemple du rêve qui ouvre cet espace de l'association libre, à propos d'une analysante qui vient consulter depuis plusieurs mois. Très rapidement, elle a commencé à faire des rêves. Pas seulement des rêves fréquents, mais des rêves qu'elle qualifie de très *réels*, dont, de surcroît, elle se souvient, alors qu'avant de venir me voir elle oubliait ceux qu'elle faisait.

Elle qui essaie de maîtriser son récit pour que des surprises inconfortables ne s'échappent pas, qui hésite encore à accepter que ses problèmes viennent de ses pensées et non pas d'une raison organique, comme elle le souligne elle-même, voilà qu'elle se met à faire des rêves. Des rêves qui arrivent comme des intrus pendant la nuit, dont elle ne peut pas se débarasser, qu'elle supporte très mal et dont elle se plaint, quasiment en les mettant dans la série de ses autres symptômes. Comme au tout début où elle me faisait le bilan de ses symptômes, d'une séance à l'autre, il lui arrive maintenant de faire le bilan de ses rêves.

Elle dit, embêtée : *J'ai encore fait des rêves*, sous-entendu ça continue. Ou quand elle n'en fait pas, elle dit aussi : *Ça va, je n'ai pas fait de rêves*. Mais ça lui arrive aussi de se plaindre de ne pas dormir, tellement ses rêves la fatiguent et la font travailler !

C'est très intéressant, la façon dont ces rêves furent la première voie, pour cette analysante, pour que quelque chose de son récit lui échappe : pas seulement *je rêve et je ne sais pas ce que ça veut dire*, mais, avant ça, *je rêve et ça vient d'un endroit dont je n'ai pas la maîtrise*. Ses rêves comme symptôme, c'est dans ce dispositif qu'ils ont pu se produire, elle me les adresse, elle aimerait les faire taire et en même temps ils la font parler. Qu'elle en fasse ou pas, les rêves la font parler même dans leur absence, ouvrant ainsi le jeu de l'association libre, et donc de l'inconscient, auquel elle se prête malgré ses résistances.

L'analysant, dans cet espace d'élaboration, se perd dans la série de ses associations, il essaie de combiner, de lier les éléments, les signifiants. C'est l'espace de l'*hystorisation*, l'analysant construit, il prend la gomme, il

efface, il écrit, il fabrique une *hystoire*, une fiction, en essayant de donner sens aux événements subjectifs de sa vie. Il attend la vérité qui délivrera le savoir, mais ce n'est pas de la vérité que le savoir viendra, car elle est toujours mi-dite, même si elle peut délivrer le sens du symptôme et celui du fantasme qui soutient le désir du sujet. L'analysant dit ce qu'il croit vrai mais l'analyste sait qu'il ne parle qu'à côté du vrai.

Dans l'actualité du transfert, l'analysant essaie de déchiffrer le sens énigmatique de ses malheurs, il cherche le sens, mais il l'attend aussi, il l'attend surtout, car ce n'est pas tous les jours qu'une trouvaille arrive. L'attente, écrit C. Soler, « est le premier affect de l'entrée en analyse et elle est proche de l'espoir. La frustration arrive dans un deuxième temps, quand l'attente bute sur la déception, la déception quant à ce qui est obtenu. L'attente est une attente que le savoir supposé par le transfert ne devienne avéré. Pas n'importe quel savoir ; le sujet attend un savoir sur ce qui de son être de désir ou de jouissance cause les diverses souffrances symptomatiques. Cette attente s'adresse aussi bien au savoir supposé de l'inconscient, qu'à l'analyste, le sujet supposé à ce savoir. Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime et je lui demande donc, outre le savoir, l'amour. L'attente est la modalité temporelle de cette demande <sup>16</sup> ».

L'analysant, dans cet espace, cherche le sens et en même temps il « j'ouis-sens ». Le sens fuit et il ne suffit pas que l'analyste ne réponde pas, car ce serait une quête sans fin et sans effet sur le réel du symptôme et de la jouissance. Le sujet attend le savoir à travers l'interprétation de l'analyste. Avec l'interprétation qui joue sur l'équivoque, l'analyste vise un effet de bascule dans l'effet de sens, vise un trou dans le sens.

L'analyste tranche, dit Lacan, « ce qu'il dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui il équivoque sur l'orthographe. Il écrit différemment, de façon à ce que, de par la grâce de l'orthographe, d'une façon différente d'écrire, il sonne autre chose que ce qui est dit, que ce qui est dit avec l'intention de dire, c'est-à-dire consciemment <sup>17</sup> ».

J'aimerais ouvrir une petite parenthèse, même si ce n'est pas mon propos aujourd'hui, pour dire que la tâche analysante ne se termine pas sur le seuil du sens et de la vérité, c'est-à-dire sur le seuil de l'espace d'un lapsus et de l'association libre. Michel Bousseyroux écrit que « l'interprétation, en cassant le fil du signifié, en contredisant le sens, vise la réduction du symptôme au réel hors sens de la jouissance <sup>18</sup> ».

Au début d'une analyse, le sujet ne se reconnaît pas dans ses symptômes, il arrive avec un *ce n'est pas ça* et à la fin il peut partir avec un *c'est ça, c'est moi*. Non pas parce que le symptôme a disparu, comme il l'a espéré

au début. Mais parce qu'il peut s'y reconnaître, ayant localisé la jouissance de son symptôme comme étant la sienne.

Lacan disait que « la psychanalyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, mais [...] consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré <sup>19</sup> ». En quoi alors un analysant se sentirait « libre », pour reprendre le troisième terme de mon idée de départ ?





















Je crois qu'il y a un certain ressenti de « liberté », pour un analysant, chaque fois qu'un petit pas de séparation s'effectue entre lui et l'Autre. À la fin d'une analyse, le sujet, allégé par la jouissance mortifère de son symptôme, débarrassé de son assujettissement à un Autre (l'analyste inclus) qui ne donne plus aucune garantie, car le sujet ne la cherche plus, peut dire « ouf ! », comme l'énonçait Rosa Guitart-Pont lors d'une précédente séance du séminaire, et sentir, j'ajoute, une certaine forme de « liberté ».

Une certaine « liberté » peut aussi émaner d'une certaine position de choix. Le choix est une voie, il me semble, qui s'ouvre grâce à l'analyse et qui permet au sujet empêtré de décider autrement et d'être plus acteur de sa vie car plus orienté grâce au savoir acquis, bien que partiel.

Le choix concerne l'analyse elle-même et il se renouvelle tout au long du chemin. Le choix d'entrer, de poursuivre, et puis le choix, d'un ordre éthique, qui concerne la position que chaque sujet a à prendre vis-à-vis de ce réel qu'il découvre à la fin d'une analyse ne pas avoir choisi. Bernard Nominé le rappelait lors de la discussion de notre séminaire en décembre, il n'y a aucun choix sur la jouissance de son symptôme.

Mais, face à ce réel, cette jouissance, le sujet a à prendre une position. Cela implique, il me semble, une sorte de choix et une marge de manœuvre pour le sujet. Car tenir compte de l'impossible, tenir compte du fait qu'il ne peut pas se déprendre du réel, peut constituer une certaine « liberté ». « Liberté » car le sujet n'est pas à la merci de son inconscient, il le vérifie à la fin de l'analyse et il peut sortir définitivement de son fatalisme éventuel.

*Mots-clés : refus de répondre à la demande, « ce n'est pas ça », l'esp d'un laps, espace transférentiel.*

- 
- \*  Intervention au séminaire EPFCL, « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 12 mai 2016.
1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 130.
  2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 62.
  3.  *Ibid.*
  4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 18.
  5.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 16.
  6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 382.
  7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 429-430.
  8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, *op. cit.*, p. 25.
  9.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, inédit, leçon du 6 décembre 1967.
  10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 92.
  11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 114.
  12.  C. Soler, « Pertes et profits », *Mensuel*, n° 14, Paris, EPFCL, mars 2006.
  13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 101.
  14.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, inédit, leçon du 7 février 1968.
  15.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.
  16.  C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 121-126.
  17.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 20 décembre 1977.
  18.  M. Bousseyroux, « Dénouement », *Wunsch*, n° 13, p. 39.
  19.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

Anne Lopez

## Les occurrences d'un désir décidé \* ?

*Argument. Deux points seront abordés :*

- *l'analysant qui occupe déjà la position de semblant d'objet a, encore dans son expérience et qui s'offre comme analyste ;*
- *un ou des changements d'analyste dans l'expérience analytique en cours.*

*Nous essaierons d'en tirer quelques conséquences.*

Ces deux points d'ailleurs peuvent ou non se cumuler.

Ces questions restent vives pour avoir vécu, dans mon expérience, ces deux situations, comme beaucoup d'entre nous je suppose.

Je dois dire que j'ai été bien encombrée pour faire ce travail puisque l'analyste même non éclairé des suites de son expérience est en fonction d'analyste. Il l'est de par sa place, pas dans son être qui n'est pas être mais objet, semblant. Pourtant l'expression être objet existe mais comme un oxymore, comme le clair-obscur. S'il le veut bien ultérieurement, il pourra s'y éprouver, « s'éprouver » dans la passe, dans ce passage de l'analysant à l'analyste. Il y a l'embrouille habituelle de ce qu'on ne peut pas être à la fois dans le même temps analysant et analyste. Et donc en parler est difficile. C'est un dedans dehors qui s'exclut et qui montre bien aussi la nécessité des références topologiques multiples que Lacan nous a proposées tout au long de son enseignement : tores, bandes de Mœbius, huit intérieur, bouteille de Klein, nœuds borroméens, pour nous déniaiser de toute représentation simpliste de l'espace de l'inconscient. « Quelque chose qui se dit sans que le sujet s'y représente ni qu'il s'y dise » ; cette référence est déjà dans *L'Acte psychanalytique* dès les années 1967-1968.

L'enfermement de la névrose, la glue qu'elle produit nécessite les coupures multiples des séances mais aussi des interprétations sur les équivoques, sonores et grammaticales, pour que se découpe cette chute de l'objet *a*, là où était le sujet supposé savoir, *a* qui devient cause du désir.

Cela montre combien la formation analytique se fait dans et par l'expérience même et souligne le tout pouvoir de l'analysant au travail de l'inconscient. À partir de ces points se questionne l'éthique du côté analysant mais aussi du côté analyste.

Beaucoup d'entre nous, étant donné la longueur du temps des analyses, et ça n'est pas surprenant, ont commencé à recevoir bien avant le temps d'une certitude de fin d'analyse (certitude à vérifier) ; soit de par l'inscription sociale du métier pratiqué qui les y poussait tout naturellement et ce « tout naturellement » sera remis en cause par l'analyse, soit par un choix, sans doute pas forcément éclairé, mais qui souligne un goût pour la psychanalyse, une décision malgré une orientation de vie professionnelle différente.

L'entrée en analyse de sujets qui travaillent dans des institutions de soins, comme toute entrée en analyse, doit marquer un seuil d'entrée. En effet, écouter à longueur de temps des patients peut donner le sentiment d'y connaître quelque chose, de comprendre l'autre, alors que ce que l'on sait d'une analyse avant l'analyse n'a pas grand rapport avec ce que l'on en éprouve dans l'expérience, ce pouvoir subversif de l'inconscient pour le sujet. Et parfois même des études dites « psy » font momentanément barrage au travail de l'inconscient (l'univer-se-taire ou l'univers'y terre).

Je ne saurais trop insister sur ce seuil d'entrée ; qu'est-il ? Colette Soler en a déjà parlé. Mais insistons encore. Il faut arriver à une certitude que la demande recouverte par les demandes liées aux malaises symptomatiques du sujet trouve à se localiser chez l'analyste, cette demande qui est celle de toujours, cette quête qui accroche le désir du sujet au désir de l'Autre, quête du manque et de ce qui viendrait le combler. Lacan parle dans « La direction de la cure » de la demande inconditionnelle en ces termes : « l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête ». C'est la mise du sujet. Bien sûr cela suppose parfois un dire de l'analyste qui opère sur un éclairage de la position subjective du sujet, ladite rectification subjective, mais qui n'est pas systématique et nécessaire à tout coup. Certains arrivent avec des questions fondamentales sur qui suis-je, que faire, vivre ou mourir.

Si l'analysant rencontre un analyste qui a chance de répondre à la demande inconditionnelle, c'est-à-dire justement de ne pas répondre, si ce n'est par la place accordée au déroulement de la parole, cela permettra, à cet analysant, d'épuiser dans un long trajet l'insistance qui est la sienne. Contrairement à toute autre forme de discours, parental, magistral, politique, philosophique... aucune forme de réponse n'est donnée. Ce lien de l'analysant à l'analyste est tout à fait particulier d'un non-rapport qui



supprime l'intersubjectivité puisque la soudure de ce lien se fait entre l'analysant et le couple analysant-analyste. C'est dans la conférence dite « La troisième » que Lacan apporte cette remarque. Comment saisir cela ? L'analyste est pris dans les rets du fantasme de l'analysant et interprète, c'est-à-dire permet de démonter, de coupure en coupure à partir des signifiants produits, cette phrase qui représente le cadre de la réalité de l'analysant ; l'analyste dérange et ne répond pas là où le fantasme le met.

En somme, le sujet vient poser ses desiderata en début d'analyse dans lesdits entretiens préliminaires. En notant ce mot *desiderata*, je suis allée lire ce qu'il supposait de sens et l'évolution qu'il a connue dans le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey (Le Robert). Avec le *de* privatif et le *sider* qui signifie astre, étoile, le sens latin est « cesser de contempler l'astre », puis l'usage en a fait un constat d'absence, de lacune avec une forte idée de regret, qui s'est positivée en chercher à obtenir, souhaiter. Ce que le névrosé demande, en quelque sorte, c'est la lune ou combler la lacune.

Ce qui semble fondamental dans l'entrée en analyse c'est de produire la discontinuité, la rupture d'avec ce que le sujet a toujours connu à partir des autres discours. Il faut lui apprendre à se laisser dire, à s'entendre dire autrement, entre les dits, dans les équivoques où se recèlent les nœuds du langage jusqu'au hors-sens. Une analysante emploie cette expression « je n'arrive pas à me dire »...

Comment l'analysant tout nouveau qui reçoit des patients met au travail celui qui vient lui parler ? Ce n'est pas forcément catastrophique puisque, s'il est lui-même vraiment au travail, il a la fraîcheur d'entendre celui qui parle comme Freud le conseillait, sans un savoir antérieur, sans savoir cumulé. Pourtant bien souvent les premières questions sont : quand parler ? Quand se taire ? Comment conduire une cure et comment l'orienter ?

Ne pas comprendre est sans doute une certaine garantie de saisie du signifiant. Et jusqu'à un certain point s'offrir comme objet *a* peut paraître facile. J'y reviendrai.

Ne faire que se taire ne permet pas une accroche nécessaire dans le transfert du désir du sujet au désir de l'Autre. Je vous fais part d'une anecdote qui montre la tactique de l'hystérique pour accrocher audit désir de l'Autre. L'analysante va régulièrement à ses séances, rien n'est dit, pas grand-chose ne se passe, alors elle s'absente de plus en plus et paie avec un certain mépris les séances manquées. Devant son absence répétée l'analyste ne dit mot et ne pose aucune question. Alors elle demande une troisième séance, qui lui est refusée. Elle s'en va voir ailleurs et quitte le « muet

comme une carpe ». Tout cela dans un cheminement inconscient et c'est dans l'analyse ultérieure qu'elle saisira ce qu'elle a mis en scène, sa propre tactique inconsciente ; en somme un début de cure qui n'en était pas un, ce qui lui permit de trouver un analyste répondant quant au désir. On peut supposer d'ailleurs que les entretiens préliminaires n'avaient pas permis une véritable élaboration de la demande. Je dirai qu'elle « palpa » la présence du désir de l'Autre. Le seul silence dans les entretiens préliminaires n'assure pas d'une présence réelle, pas forcément bavarde, mais faite du poids de la chair et des sens.

Un petit souvenir personnel et inoubliable, celui de l'analyste qui deviendrait mien, me disant au tout début « finalement vous n'allez pas si mal que cela... » Choc surprenant qui m'a permis d'élaborer quelque peu la demande...

Si donc l'analysant fait acte d'aller chez un analyste, encore faut-il que le gant puisse être relevé de la bonne façon.

Recevoir des patients semble une pente naturelle pour les analysants dont le métier concerne le soin en général. Vouloir être analyste est parfois sous-entendu comme une évidence pas encore questionnée. Il s'agit là d'être analyste, ce qui ne peut se demander puisqu'il s'agit de la production du *a* cause du désir qui est plutôt désêtre, qui est son être d'objet indicible.

Et c'est là que l'éthique de l'analyste doit pouvoir faire entendre qu'il y a lieu et de se hâter, et d'avoir une certaine exigence vers... une nécessité de contrôle. Cela n'est pas exigible d'un « tu dois » ou « il faut », mais dans certains cas la gravité requise de l'engagement à occuper ce semblant d'objet pour un autre est à souligner. En disant cela, je pense à la déroba de certains sujets hystériques pour lesquels il suffit parfois d'avoir l'air, de s'en donner les airs. Mais très simplement, il me semble, bien que cela puisse paraître quelque peu magique, que le désir de l'analyste s'il fonctionne pour l'analysant ne lui laisse guère le choix de se refuser à un contrôle ; « il va quand même en général là où l'analyste l'emmène <sup>1</sup> ».

Dans la grande majorité des cas, c'est plutôt l'angoisse rencontrée dans la pratique qui pousse à s'y mettre à fond. L'angoisse certes n'est pas confortable, mais si elle ne paralyse pas elle reste un aiguillon pour le désir.

Qu'est-ce qui ne contrevient pas à prendre cette position de semblant de *a* ? En somme, on a déjà été objet de l'Autre et la pente naturelle est de continuer à occuper cette place que l'on n'a pas quittée tant que l'analyse n'est pas achevée... Alors évidemment il y a le risque que ce *a* ne soit pas que du semblant et que l'analysant-analyste rejoue, répète sa partie au détriment de l'expérience de son patient. Il peut arriver ainsi que se mette

en scène un *remake* du parent traumatique en la personne de l'analyste. En fait cela n'est pas fréquent, bien heureusement. Ce serait alors masochisme et sadisme, une modalité pulsionnelle de faire croire à l'existence du rapport sexuel ?

Ce qui me semble important pour que cette position prise d'analyste permette une efficacité de la mise en route de l'inconscient, qui est mise en acte de sa réalité sexuelle, est qu'il sache qu'il ne sait pas, en somme une ignorance ouverte au savoir. Lui-même sait quelques petites choses mais ne sait pas, pas encore pour lui-même et d'ailleurs il ne saura pas tout, jamais tout de l'inconscient, et ne sait pas pour l'autre ce qui lui est bon : pas de bien à donner, pas de conseil dit éclairé. Cela suppose d'ébranler beaucoup *d'a priori* et d'idées reçues quant aux pseudo-certitudes de choix de vie.

D'ailleurs le contrôle peut servir aussi à cela, à défaire les idées toutes faites, par exemple l'attente de l'analyste, pour un patient ou une patiente, de la rencontre de l'âme sœur... surtout actuellement où s'étale en plein feu des médias l'ouverture de jouissances multiples autorisées. Le contrôle est un travail à deux où s'échangent, s'affrontent, outre les questions de diagnostic, l'orientation et la visée de la cure. D'ailleurs le contrôle peut parfois produire un transfert tel qu'il peut y avoir un changement d'analyste.

L'important est que l'analysant sache qu'il ne sait pas et cherche à savoir. L'ignorance a ses degrés, de la crasse à la docte, c'est-à-dire d'une ignorance qui ne sait pas même qu'elle ne sait pas à une ignorance qui se sait ne pas savoir.

L'analysant est à la tâche de savoir dans le déchiffrement de la liberté fictive de l'association libre les signifiants premiers S1 qui le représentent. On peut dire que les sillons de jouissance sont au travail du déchiffrement de l'inconscient, et si la mise est à fond, c'est-à-dire s'il est pris, saisi par ce travail, sa jouissance est tenue, canalisée par les rails de ce travail et sera moins en bute à se répandre dans sa position d'analyste. Lacan dans le séminaire sur l'acte parle de retrouver l'inconscient qui n'est possible qu'en y mettant toute la gomme, parce que la fonction de l'inconscient est d'effacer le sujet. En somme il n'y a pas de choix si l'on veut exercer la psychanalyse, même si rien n'y est joué quant à la fin, il y a immersion totale dans le travail de l'inconscient et non dégustation timorée. C'est une aliénation aux effets du langage qui pour faire jouer et sortir la cause de la division ne peut être timide, ne peut pas seulement être grignotée du bout des lèvres.

J'ai parlé jusqu'à maintenant du début du travail de l'analysant s'offrant comme analyste dans le cadre du cabinet à établir : nombre de séances, paiement, paiement des séances d'absence - absence payée qui

donne poids au hors-temps de l'inconscient et qui n'est d'ailleurs pas si aisée que cela à obtenir à cette époque guidée par le veau d'or, en raison aussi de difficultés liées au travail de certains analysants qui doivent se plier à une grande disponibilité nécessitée par le poste qu'ils occupent (de plus en plus prolétaires...).

Mais l'analysant heureusement franchit dans sa cure des étapes qui ont quelques conséquences sur sa pratique d'analyste. Par exemple ce moment crucial où il réalise, en défaisant lui-même les pelures de ses identifications, qu'il n'y a pas de trait identificatoire à porter au compte de ce qui ferait un analyste.

Il y a parfois devant cette difficulté une sorte de mimétisme, un leurre à reproduire ce que l'on a connu. Je me souviens dans l'École de la Cause de certains pour qui l'habit pouvait faire le moine dans une espèce de miroir où les atours suffisaient à s'y croire, analyste. Je pense d'ailleurs que la pensée unique d'un chef pousse à produire entre les égaux-ego des phénomènes identificatoires. Ce mimétisme peut aller loin, et s'en garder est important parce qu'avant d'avoir beaucoup d'expérience, on a tendance à reproduire ce que l'on a connu, alors que chaque analysant diffère. Soit-même d'ailleurs, avant de trouver le naturel de son style, peut s'entendre reprendre quelques onomatopées ou tons de voix propres à son analyste... Il faut du temps pour s'y faire à ne pas s'identifier, à ne pas imiter, à être naturel sans se pousser du col et à trouver son style, le style propre à chacun, qui a certainement quelques affinités avec la différence absolue à obtenir en fin d'expérience.

### Vers une fin...

C'est d'ailleurs dans le *Séminaire XI* que Lacan parle du plan d'identification à franchir, le transfert ramenant la demande à l'identification. Et c'est en se tenant dans l'x du désir que l'analyste pourra se faire déchoir de ce point d'idéal où le mettait l'analysant. C'est à ce moment peut-on penser que le bonhomme ou la bonne femme qu'est le psychanalyste deviendra un homme ou une femme assez ordinaire bien qu'ayant eu la nécessaire ténacité du désir, mais il n'est pas le seul à avoir un désir décidé... voir le chercheur, l'artiste, et certains hommes politiques, mais pour ces derniers c'est le pouvoir qui les mène, ce qui n'est pas du domaine du psychanalyste, son seul pouvoir étant inclus dans le transfert que lui octroie l'analysant.

J'aborderai un autre point dans ce parcours de l'expérience de l'analysant en ce moment difficile qu'est le passage vers le devenir analyste. Je citerai Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse* : « La terminaison de

l'analyse, la véritable, j'entends celle qui prépare à devenir analyste ne doit-elle pas à son terme affronter celui qui la subit à la réalité de la condition humaine ? [...] soit atteindre et connaître le champ du désarroi absolu », l'*Hilflosigkeit*, l'angoisse devant le vide de l'Autre <sup>2</sup>.

Ce moment de destitution subjective est coupure par rapport à la signification, est suspension de mouvement, un hors-temps comme l'objet *a*, sans âge. C'est d'ailleurs ce qui fait lecture après coup de l'âge de l'analyste. Pendant très longtemps j'ai pensé mon analyste comme un « beaucoup plus vieux que moi » et ai réalisé en fin de parcours que nous n'avions que quelques années de différence...

Ce moment de destitution est la réduction du sujet à l'objet du désir de l'Autre, du désir comme désir de l'Autre, et Lacan d'ajouter dans cette même page, sujet « qui se prend pour un Je ». Colette Soler avait eu cette expression que j'aime bien, « zone de turbulences », qui montre l'humeur maniaco-dépressive et ouvre la voie vers l'inconnu. C'est ce moment qui peut faire ressentir un éprouvé d'étrangeté devant cette extimité, sa propre jouissance étrangère non identifiée.

Ce moment d'ailleurs, l'angoisse surmontée, m'apparaît comme une possibilité de désigner passeur cet analysant dans ce moment clinique ; et je pense que c'est à partir de ce passage obligé, en tant qu'analyste s'il le devient, qu'il pourra se sentir frère de l'analysant, comme étant du même côté, sujet de l'effet de langage, cause introduite dans le sujet, produit d'après-coup comme tout un chacun. Ce qui me semble relativiser toute fatuité ou suffisance. C'est un moment d'effet de castration sur le sujet : castration de la vérité, inexistence de la garantie, non-rapport sexuel écranté par le fantasme et le symptôme.

Reprenons maintenant l'autre question que je me posais, celle du changement d'analyste. Je l'ai un peu abordée mais juste effleurée dans un début d'analyse. Ce doit être finalement assez fréquent, je pense, ce choix tâtonnant de la première rencontre. M'avait interpellée le témoignage d'une de nos AE (les AE m'excuseront de mettre ce « nos » possessif) sur trois changements d'analyste, dont le dernier était motivé par les avancées théoriques de l'analyste choisi. J'avais été surprise. Puis je me suis souvenue, à l'École de la Cause, il y a de nombreuses années, d'une véritable épidémie de changement d'analyste vers un psychanalyste qui avait eu plusieurs analysants nommés AE.

On voit donc l'importance et l'effet de la théorie et aussi bien de l'enseignement. L'avancée, s'il s'agit d'avancée, des concepts travaillés par les psychanalystes produit des mouvements de transfert. Je ne peux pas

d'ailleurs conclure que ces mouvements à l'École de la Cause ne seraient que mode et effet de prégnance des signifiants ou concepts enseignés. À cette époque, bien accrochée au transfert, je n'étais pas en mesure de lire s'il y avait ou non un réel débat valable de positionnement par rapport à un point théorique précis. Il faut être prudent et donc lire le trajet d'un sujet pour savoir si mode, engouement il y a... Et bien sûr cela ne peut se faire qu'à plusieurs dans une procédure bien particulière, celle de la passe.

Ces changements d'analyste supposent de toute façon le pouvoir de l'analysant et la manière dont il localise pourrait-on dire le sujet supposé savoir, qui est formation de veine comme le dit Lacan, de veine déveine ou chance, mais qui ne peut se maîtriser par quiconque et qu'il n'impute pas toujours d'ailleurs d'office à l'analyste.

Je n'aborde pas les effets de la mort réelle de « son » analyste, n'ayant aucune expérience sur ce sujet, ni dans les échos des passes que j'ai pu entendre, ni dans ma propre expérience. Je suppose bien sûr que suivant le moment où ce réel choit sur l'analysant les effets et les difficultés ne sont pas les mêmes et peuvent se redoubler parfois de deuil non élaboré dans l'âge tendre du psychanalysant.

Mais on sait que le signifiant mort, qui n'est pas la mort, joue sa partie même dans le transfert. Lacan en parle au moment où il cerne ce qui se joue dans les phénomènes d'aliénation et de séparation. Le sujet, tel Gribouille nous dit-il (Gribouille, celui qui se jette à l'eau par crainte de la pluie), là où gît le manque de l'Autre, propose au désir parental celui de sa propre disparition. « Le fantasme de sa mort, de sa propre disparition est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique <sup>3</sup>. » Comme le sujet le fera également dans le souhait de mort d'un de ses parents, ce qui peut se lire dans le transfert comme incluant ou non le vital pour le sujet dans l'accroche à l'analyste. Une patiente me disait après deux autres analystes longuement rencontrés : « On m'aurait annoncé leur mort à l'un comme à l'autre, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid. Vous n'avez pas intérêt à me lâcher. » Crûment dit mais mensonge du transfert nécessaire envers une mère qui ne l'a pas désirée et a fait une profonde dépression à la naissance de la patiente. Par sa stratégie l'analysante a reconquis la mère ou plutôt se l'est-elle mise dans la poche, vouant le père à la haine et au mépris. L'analyste est prévenue...

Ces accents de vie et de mort montrent bien que la psychanalyse se joue sur un échiquier de risque vital pour beaucoup de sujets. Et la psychanalyse absolutise les questions.

Il me semble que, de toute façon, l'analysant au désir décidé fera une analyse avec vous ou un autre, quitte à quitter son analyste qui dès lors choit – mais sans avoir mal. Ce « laisser tomber » fait partie de sa fonction. Pourtant il lui revient d'essayer d'y saisir quelques petites choses. Est-ce un acte, un passage à l'acte, un *acting out* ? Là chacun se laisse questionner, parfois sans réponse, l'acte ne se lisant qu'après coup. C'est parfois, mais on ne le sait pas toujours, un « ça suffit, je vais bien », dont l'analyste peut se suffire, mais peut-être pas forcément lorsque l'analysant reçoit lui-même comme analyste. Et l'analyste en est-il convaincu pour autant ?

Lorsque l'analysant exerçant comme analyste change d'analyste dans un parcours déjà bien avancé, on peut supposer qu'un transfert s'est constitué ailleurs, chez un autre analyste, en fonction de son enseignement ou d'affinités autres. Dans le travail d'AE dont je parlais et qui m'avait surprise, ce n'était pas tant le changement d'analyste que la poursuite de l'analyse après le cernage du fantasme. Quelque chose de gênant insistait donc suffisamment pour ce sujet, quelque chose pris dans le corps, une sorte de réel dernier insistant jusqu'à la mise en forme de la lettre du symptôme. C'est donc dans l'insistance et la mise au travail méticuleux des signifiants que peut s'attraper, se saisir quelque bribe d'inconscient réel. De toute façon, le fantasme même cerné, il y a nécessité d'une perlaboration du trajet à partir du  $S(A)$ .

Après avoir fait ce travail je mesurai combien la psychanalyse produit l'analyste « sur le tas », sur le vif du travail de l'inconscient. Il n'y a pas d'autre didacticien que l'expérience de l'analyse, mais pas dans le solipsisme, en croisement avec les échanges multiples d'autres analysants au travail. Cette nécessité d'échanges, de croisements est la seule petite garantie que nous ayons de ne pas oublier sa propre horreur de savoir et j'ajoute sa propre horreur de l'acte, mais peut-on les faire s'équivaloir...

Nous n'avons pas toujours la possibilité de mesurer les effets de nos propres analyses comme analyste, les effets de la psychanalyse. Ce travail échangé autour des passes, des enseignements de nos AE, de l'École rend vivante la psychanalyse et participe au progrès de tous ceux pour qui la psychanalyse est à chérir dans ces temps mouvants.

*Mots-clés : analysant, analyste, embrouilles, contrôle, passages vers la fin.*

- 
- \* [↑](#) Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 16 juin 2016.
1. [↑](#) Phrase citée par A.-M. Combres tirée d'un entretien de J. Lacan avec Emilia Granzotto en 1974.
  2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 351.
  3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 195.



## Dominique Marin

### Naturellement analysant \* !?

Voici comment j'ai finalement échoué à répondre à la question de ce séminaire « Qu'est-ce qu'un analysant ? ». Question d'autant plus difficile que Lacan paraît considérer que le sujet serait *naturellement analysant*. Définir ce qu'est un analysant en soi est un véritable casse-tête car le lien à l'analyste apparaît d'emblée : « Je suis (ou) j'ai été l'analysant de tel analyste », « je fais (ou) j'ai fait mon analyse avec untel ». Le terme d'analysant fait couple avec celui d'analyste. Empruntant au vocabulaire de la vie amoureuse, on parle parfois même des ex-analysants. Et toujours on dit « analysant de ». Lacan ne manque pas de souligner dans « La troisième » que la prise du sujet dans le discours analytique « soude l'analysant au couple analysant-analyste <sup>1</sup> » selon une expression qui n'est pas de lui mais qu'il considère comme très juste. Suivons « la carrière de l'analysant <sup>2</sup> » à partir de cette soudure. L'enjeu est de savoir si l'on peut faire une psychanalyse avec n'importe quel analyste.

#### L'entrée dans la carrière

Il est rare qu'un analyste aille à la pêche au candidat. C'est l'analysant qui choisit d'ouvrir la porte de tel analyste. Choix sans doute inconscient et qui mériterait d'être mis sur le tapis. Il dépend de l'analysant d'en parler à son futur analyste. Dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan fait du névrosé un analysant naturel. « La supposition du sujet supposé savoir [qui] fait le névrosé naturellement psychanalysant <sup>3</sup>. » La jouissance à laquelle il aspire est celle du sujet supposé savoir, quelle que soit sa structure, hystérique ou obsessionnelle, puisque pour le névrosé, précise Lacan, « le savoir est la jouissance du sujet supposé savoir <sup>4</sup> ». Comme l'hystérique femme fait porter sa supposition sur une autre femme qui saurait ce qui convient à la jouissance d'un homme, Lacan en fait une analysante née, « déjà psychanalysante <sup>5</sup> ». Et puisqu'elle sait faire l'homme supposer la femme savoir, elle saura donc aussi bien faire l'analyste, semblerait-il nous dire.

Un point m'a arrêté dans le propos de Lacan : « La question qui se pose à propos de l'acte psychanalytique est celle de cet acte décisif qui, du psychanalysant, fait surgir, s'inaugurer, s'instaurer le psychanalyste <sup>6</sup>. » L'acte serait du côté de l'analysant qui instaure l'analyste dans sa fonction. La suite le confirme : « Si le psychanalyste se confond avec la production du faire, du travail, du psychanalysant, on peut bien dire que le psychanalysant *fait* le psychanalyste au sens fort du terme. » L'analysant *fait* (souligné dans le texte) l'analyste, non pas dans le sens d'imiter mais bien plutôt d'instituer l'analyste dans sa fonction de faire travailler.

On peut en conclure que l'analyste fait le maître, il ne travaille pas et fait travailler et que c'est l'acte côté analysant qui l'institue. Il me semble aussi que c'est une indication concernant les entretiens préliminaires : ne pas trop bavarder et proposer de mettre d'emblée au travail. Il s'agit avant tout de rendre sensible la dissymétrie des positions : l'analyste en place de maître qui ne travaille pas ; l'analysant en position de celui qui se soumet à la tâche analytique, parler. Lorsque Pierre Rey, dans *Une saison chez Lacan*, relate sa première séance, il souligne avoir voulu l'épater en étalant son savoir. Lacan l'a écouté sans broncher, ce qui n'a pas manqué après coup de provoquer un effet d'interprétation : Pierre Rey s'est senti confondu devant son vif désir de reconnaissance.

Plus tard dans son enseignement, dans « La troisième », Lacan introduit l'objet *a* dont il convient que l'analyste use pour ouvrir la carrière de l'analysant : « Votre fonction : l'offrir comme cause, comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais. » L'image latente du piège à loup me reste énigmatique. Ce qui l'est moins est le but de l'offre de l'analyste : causer le désir de l'analysant. Son moyen est clairement énoncé : ça doit se faire aux frais de l'analyste.

Un exemple d'entrée en analyse permet peut-être d'éclairer ce point. Une jeune femme me demande de laisser la porte de mon cabinet entrouverte durant nos premières rencontres. Deux thérapeutes avaient tenté de la violer. J'accepte la porte ouverte comme j'accepte de fixer sur mon agenda un rendez-vous après l'autre, jusqu'au jour où elle me presse pour que nous arrêtions nos rendez-vous sur tout le mois à venir ! La porte pouvait rester fermée, la cure avait commencé, comme en témoigne cette nouvelle exigence de rendez-vous fixés sur plusieurs semaines. Exigence qui vaut comme indice de la mise en place du transfert dans son versant « y être pris » qui vaut autant pour l'analysante que pour l'analyste. Je suppose que

le « ça doit se faire à vos frais » concerne ce point où l'analyste se laisse prendre dans le transfert pour causer le désir de l'analysant, ce qui inaugure l'entrée dans la carrière analysante. Cet « à vos frais » souligne aussi le fait que l'analyste peut très bien ne pas savoir ce qui a permis la passe à l'entrée de l'analyse, il peut juste en saisir les effets après coup.

La conclusion sur l'entrée dans la carrière analysante est que, s'il s'agit d'un acte de l'analysant, acte qui institue l'analyste comme celui qui fait travailler (voir schéma ci-après, flèche 1 : analysant → analyste), encore faut-il que l'analyste sache y répondre en assurant les conditions de sa pleine réalisation. Pleine réalisation qui ne peut venir que dans un second temps (flèche 2 : analysant ← analyste). L'analyste ne peut que constater la passe à l'analyse comme marque d'un désir d'analyse lié à l'offre qu'il a soutenue en se laissant advenir en place de cause du désir de l'analysant. Il n'est peut-être pas toujours le mieux placé pour dire ce qu'est l'entrée dans la carrière analysante !

## La carrière

### *Vérité et discours*

Il arrive à Lacan de parler des analystes comme ceux « qui s'efforcent de [leur] faire dire la vérité <sup>7</sup> », à leurs analysants. Il a souvent répété toujours dire la vérité, de même considérait-il devant son auditoire nord-américain en 1975 que « ce que l'analyste a à dire est de l'ordre de la vérité <sup>8</sup> ». L'un et l'autre ont à se situer dans un rapport à la vérité : l'analysant est poussé à dire la vérité, l'analyste y est tenu. Il a été souvent question des illusions de l'analysant durant ce séminaire d'École. Lacan est moins indulgent en affirmant qu'« il n'y a pas un analysant qui ne mente à jet continu <sup>9</sup> ». La première raison est que la vérité est impossible à dire toute, mais il y en a une seconde, inhérente au transfert.

La vérité nous intéresse parce qu'il s'agit d'un élément du discours analytique qui « soude l'analysant au couple analysant-analyste » et qui pousse, *via* le savoir de l'analysant qui travaille, à dire la vérité. Voilà pour quelles raisons en principe l'analyste n'a rien à redire à ce que dit l'analysant puisqu'il dit toujours la vérité, même lorsqu'il ment. Jamais un analyste ne peut dire « vous mentez, vous me cachez quelque chose ».

L'analyste n'est pas seulement dans la position du maître qui fait travailler. Il est le lieu d'adresse du savoir de l'analysant porté par sa parole et dans une position d'altérité radicale due au dispositif analytique. Si l'analysant et l'analyste sont soudés par une même visée, la vérité, ce n'est pas de la même façon. L'amour du savoir n'est actif que du côté de

l'analysant, et le désir de vérité de l'analyste n'est pas amour de la vérité. Si l'analyste est tenu à la vérité, c'est, faut-il le préciser, en tant qu'elle est impossible à dire.

### *Désir de l'analyste*

On pourrait considérer que les termes du *CDI* de l'analysant sont l'amour du savoir (ou désir du savoir) et le désir de vérité. L'amour du savoir n'est pas seul en jeu. Il y faut ce désir qui a agi dans l'acte d'entrée dans la carrière analysante et que je relie donc au désir de vérité. Il semble délicat de supposer que le seul désir de l'analysant peut empêcher une rupture prématurée de sa carrière. Surtout si l'on se reporte au moment où Lacan définit le transfert dans des termes tout à fait nouveaux.

Les leçons des 10 et 17 juin 1964 du *Séminaire XI* sont incontournables lorsqu'il considère deux attentes de l'analysant envers l'analyste : « Il est supposé savoir, il est aussi supposé partir à la rencontre du désir inconscient <sup>10</sup>. » Le verbe « partir » indique un mouvement actif du côté de l'analyste, dont il précise immédiatement les coordonnées du désir : « L'axe, le point commun de cette double hache, c'est le désir de l'analyste que je désigne ici comme une fonction. [...] point qui n'est articulable que du rapport du désir au désir <sup>11</sup>. » La mise en fonction du terme de désir pour repenser le transfert est capitale pour notre question car elle définit l'analysant, ainsi que le dit Lacan, comme « assujetti au désir de l'analyste <sup>12</sup> ».

Dans ce cadre, il devient impossible de définir l'analysant en lui-même. Il est si bien assujetti au désir de l'analyste que toutes les manifestations transférentielles vont dans le sens de le tromper, y compris la pleine réalisation de sa tâche analysante, le but étant de se faire aimer. Dans ces pages du séminaire nous trouvons déjà l'idée d'une vocation analysante naturelle : « Le sujet est supposé savoir, de seulement être sujet au désir <sup>13</sup> », qui se révèle n'être en somme qu'une pente à l'aliénation au désir de l'Autre, ce que le désir de l'analyste a pour fonction de contrer.

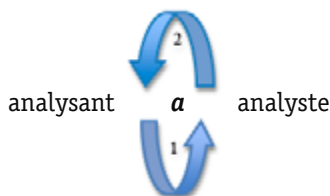
Nous arrivons à une situation paradoxale pour définir ce qu'est un analysant. De l'analysant seul dépend son entrée dans la carrière à laquelle il semble voué naturellement. Il est ce qui répond à l'offre du dispositif analytique. Par ailleurs, sa carrière passe par une aliénation au désir de l'analyste. La notion de désir de l'analyste introduite dans le *Séminaire XI* est une fonction permettant de maintenir vif le désir de la cure. L'entrée comme la fin de carrière se font aux dépens de l'analyste. Il peut y laisser une patte au début et, en fin de processus, il a à supporter le désêtre de

son côté. Si tout laisse penser que les commandes de la cure sont entre les mains de l'analysant, « tout pouvoir de l'analysant » dit Anne Lopez <sup>14</sup>, il est impossible de ne pas tenir compte du moteur de la cure opérant au point précis du lien du désir de l'analysant au désir de l'analyste. Le deuil de la fin concerne toujours le terme même de ce qui a ouvert la carrière : le deuil dure tant que « le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement <sup>15</sup> ».

Dire ce qu'est un analysant est donc impossible sans considérer le couple analysant-analyste. Or, Lacan note ceci : « Il y a toujours, entre le psychanalyste et le psychanalysant, quelqu'un en plus. Il y a ce que j'énoncerai non pas comme représentation, mais comme présentation de l'objet <sup>16</sup>. » Dès qu'il y a un couple, il y a l'objet *a* en plus.

### *La cure qu'on attend d'un psychanalyste*

Escamotons un instant la place de l'objet *a* pour considérer que l'analysant se définit dans son rapport à un analyste en particulier. Rappelons-nous cette phrase des *Écrits* : « Une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste <sup>17</sup>. » Voilà qui semble nous sortir de l'impasse en établissant qu'un analysant est en fait le sujet de ses attentes vis-à-vis d'un analyste. Comme je l'ai relevé plus d'une fois, il paraît donc établi que tout dépend de lui seul. Un analysant se définit par la cure qu'il attend faire avec un analyste. Or, cette conclusion s'effondre dès l'instant où l'on admet que l'attente du sujet s'avère toujours plus ou moins déterminée par l'offre de l'analyste. L'offre de l'analyste ainsi que sa façon de supporter le désir de l'analysant ne sont pas sans incidence sur ce qu'un analysant peut attendre d'un analyste. Nous retrouvons le même nœud, un cercle logique.





















Comme je considère difficile, sinon impossible, de définir ce qu'est un analysant en soi, et je crois que l'invention de la passe de Lacan répond à cette difficulté, je vous livre une réflexion tirée après coup de mon expérience d'analysant. J'ai eu la chance de rencontrer deux analystes dans ma carrière d'analysant commencée jeune. Le premier a été choisi pour son engagement et ce qui me semblait son côté travailleur décidé lié au souci

de la psychanalyse dans la cité : trois séances par semaine, des rendez-vous à toute heure, etc. Le maître mot étant le travail, je crois que cette analyse, en dehors de tous les bénéfices thérapeutiques et épistémiques, a aussi accentué mon côté besogneux malgré une passe (à l'ECF) sans nomination. Le second, pourtant choisi dans une certaine urgence subjective, devait absolument être au fait de la question du désir de l'analyste. La crise éprouvée, à la suite d'une mauvaise rencontre du réel, n'allait pas sans interroger mon orientation dans ma pratique. Il fallait que cet analyste se soit distingué pour ses contributions sur la passe et le désir de l'analyste. Il aura fallu cette deuxième tranche pour nouer ce qui était resté isolé et énigmatique dans la cure précédente, des effets premiers et extrêmement déterminants de la rencontre avec des éléments différentiels du langage. Pour cela, il fallait un désir d'obtenir la différence absolue incarné en acte.

Si le pari sur le second analyste semble avoir été le bon, la surprise n'a pourtant pas manqué quant à l'issue de cette cure. Je reste encore surpris de ma surprise. Du coup, reste pour moi entière la question de ce que l'on peut attendre d'une psychanalyse sans l'offre que supporte en acte l'analyste, tant la carrière de l'analysant ne va pas sans des tours parfaitement et nécessairement imprévisibles. Tours et détours qui creusent la place de l'objet *a* situé en plus entre l'analysant et l'analyste dans le petit schéma ci-dessus.

Si être analysant n'a donc rien de naturel, à moins de considérer ce fait de structure qu'est le discours analytique comme naturel, il convient de revenir sur la soudure d'où j'ai pris mon départ, la soudure de l'analysant au couple analysant-analyste. Cette soudure signe la prise du sujet dans le discours de l'inconscient : le \$ se range sous le S1 analysant qui le représente auprès du S2 analysant-analyste produisant l'objet *a* comme l'en-plus du couple. Une analyse procède dans le passage du discours du maître au discours de l'analyste produisant un sujet qui, à la fin de sa carrière d'analysant, pourra dire *avoir fait une analyse* en laissant tomber le *avec*. Sinon comment admettre la position analysante du véritable enseignant au sens de Lacan, position qui persiste après la cure ?

*Mots-clés : couple analysant-analyste, désir de l'analyste, transfert, vérité, discours analytique.*

- 
- \*  Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 16 juin 2016.
1.  J. Lacan, « La troisième », conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 16, p. 177-203.
  2.  J. Lacan, « Du discours psychanalytique », prononcé à l'université de Milan le 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978.
  3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 388.
  4.  *Ibid.*, p. 353.
  5.  *Ibid.*, p. 388.
  6.  *Ibid.*, p. 352.
  7.  J. Lacan, « Discours de clôture des Journées de l'École Freudienne de Paris » (25 septembre 1977), dans *Lettres de l'École*, n° 22, 1978, p. 499-501.
  8.  J. Lacan, « Le symptôme », dans « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1975, p. 43.
  9.  J. Lacan, « Discours d'ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, Paris, Navarin, 1977, p. 7-14.
  10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 213.
  11.  *Ibid.*
  12.  *Ibid.*, p. 229.
  13.  *Ibid.*, p. 228.
  14.  A. Lopez, « Les occurrences d'un désir décidé ? », intervention à ce même séminaire, parue aussi dans ce *Mensuel*.
  15.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 487.
  16.  J. Lacan, « Le rêve d'Aristote » (1<sup>er</sup> juin 1978), conférence à l'Unesco, colloque pour le 23<sup>e</sup> centenaire d'Aristote. Publication par Unesco Sycomore, 1978, p. 23-24.
  17.  J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 329.

## SÉMINAIRE

Séminaire Champ lacanien à Paris

---

*Hystoriser, raconter, écrire l'histoire*



## Bernard Toboul

### Jouissance et existence \*

« L'histoire est historiolée de mythes. »

Jacques Lacan <sup>1</sup>

#### L'historiole

L'épigraphe indique que mon point de départ est clinique. C'est cette « fomentation mythique » dont parle Lacan à propos de la phobie de Hans, produite pour répondre à la carence du père réel. L'histoire est historiolée pour répondre et suppléer à  $p^0$ . Le mathème <sup>2</sup> en est  $I(\sigma p^0)$  – où sigma est quelque chose qui est symbolisé, et  $p^0$ , l'absence du père. Il y a « production » d'un signifiant (I) « autour duquel la phobie ordonne sa fonction », qui est d'intégrer par l'imaginaire un élément intolérable du réel.

Or, il en est du mythe d'Œdipe freudien comme de la fomentation mythique de Hans. Le problème de la névrose, et donc de l'Œdipe, c'est que l'impasse du début se retrouve à la fin, et ce dans l'histoire individuelle comme dans la Grande Histoire.

Ainsi y a-t-il dans la Grande Histoire des moments qui font effet de vérité. Freud, méditant l'atrocité de la guerre de 1914, conclut, dès 1915, que l'histoire humaine est une longue histoire de génocides <sup>3</sup>.

#### Fin de l'histoire

Et c'est le problème de la fin qui a produit la philosophie de l'histoire. Elle a donc pour fonction de dénier la répétition de l'impasse. Le modèle en est Hegel : une téléologie de la matière inerte jusqu'à l'État moderne. C'est ce qu'on a appelé la dialectique avec son secret, l'*Aufhebung*.

La discussion philosophique de 1930 à 1960 porte principalement sur la critique de Hegel, auquel on oppose Kierkegaard et la philosophie de l'existence (dont Lacan précise dans *R.S.I.* : « Elle n'a pas sans doute le même accent que celui que j'y mets de la fragmenter d'un tiret »). Sartre (*Critique de la raison dialectique* <sup>4</sup>) formule avec clarté, et dans des termes

qui pour nous ne sont pas sans écho, ce qui les oppose : « C'est que pour Hegel le tragique d'une vie est toujours dépassé. Le vécu s'évanouit dans le savoir », et c'est un savoir qui s'accroît et culmine glorieusement en savoir absolu. Et Sartre précise que ce que Kierkegaard reproche donc à Hegel « c'est de négliger l'indépassable opacité de l'expérience vécue. » Jean Hyppolite tentera une synthèse de Hegel et de l'existentialisme, c'est la raison de sa présence au Séminaire en 1953, car ce qui est supposé dans ces lignes brillantes de Sartre, c'est l'opposition que fait Heidegger entre l'historique et l'historigal.

On sait que Heidegger pratique, avec le plus grand sérieux, cette sorte de science amusante qu'est l'étymologie. Celle du terme « histoire » en allemand me fournira l'occasion d'une confrontation, rien moins qu'entre Heidegger et Freud.

Selon Heidegger, l'histoire (*Geschichte*) vient étymologiquement de *Geschehen*, qui veut dire « ce qui arrive », « ce qui advient ». Henry Corbin, dont la première traduction de Heidegger en 1937 a ancré le lexique heideggerien en français pour longtemps, traduit *Geschehen* par l'« historigal », qu'il oppose à l'« historique ». L'historigal est donc ce qui advient à un sujet dans son existence. La différence terminologique distingue cela de l'historique, qui serait de l'ordre du collectif.

On peut penser que le terme d'« historiote », dont Lacan fait usage en 1957, décalque, avec son ironie habituelle, le néologisme de Corbin. Dix ans plus tard, dans son « Petit discours aux psychiatres » du 11 novembre 1967, il fera cependant référence aux *historiolae* de Spinoza, les petites histoires que se raconte tout un chacun.

### Ce qu'en fait Lacan (entre 1953 et 1958)

Lacan a lu Hegel. Instruit par les cours de Kojève dès 1933, il est au fait de la discussion philosophique de l'époque. Il dira<sup>5</sup> s'en être soutenu comme d'un appui théorique contre les dégradations de la psychanalyse. Loin de refuser les invitations des philosophes, il est intervenu à plusieurs reprises dans leur débat. En témoignent, entre autres, son « Mythe individuel du névrosé » prononcé au Collège philosophique de Jean Wahl, ou « Subversion du sujet, dialectique du désir », communication à Royaumont lors d'un colloque international de philosophie, précisément sur la dialectique.

Comme praticien de la psychanalyse, il est certes du côté de « ce qui advient » à un sujet. Mais il réintègre l'*Aufhebung* dans la théorie et ce en des occurrences majeures : sa théorie du signifiant-métaphore et son premier repérage de la castration, avec les conséquences pour ce qu'il en est du

phallus. Ainsi dit-il dans le *Séminaire IV* : « La formule normale du complexe de castration comporte que le garçon, pour ne parler que de lui, ne possède son pénis qu'à la condition de le retrouver en tant qu'il lui est rendu, après qu'il l'a perdu <sup>6</sup>. » *L'Aufhebung*, ainsi, ne se réduit pas à un point de vue évolutionniste, à un progrès, mais il y a consistance structurale de chaque moment. *L'Aufhebung* y trouve sa nécessité interne. Lacan se prête à repenser l'histoire en termes de structure. Solution au débat caractéristique des années 1960 – on a voulu faire de la structure histoire. Ce n'est pas une téléologie qui explique le mouvement de l'histoire, c'est le jeu des éléments de la structure (c'est ainsi qu'Althusser a lu Marx).

### Ce qu'a permis (le retour à) Freud

Une autre étymologie de *Geschichte* pourrait être plus freudienne à partir du mot *Schichte*, qui veut dire « couche », « strate », « couche sédimentaire ». Freud a une pensée et un vocabulaire portés vers la structure – les traductions en français l'effacent en partie.

Il y a des fixations sédimentaires. Différentes strates d'organisation de la libido, des défenses et du narcissisme. Jonctions de l'Un et de la jouissance, qui condensent d'un *parlêtre* « l'ineffable et stupide existence ».

Lacan en parle <sup>7</sup> : le mouvement d'un sujet c'est d'advenir par identification au signifiant, qui est aussi bien son aliénation et sa disparition sous/dans la chaîne signifiante. En un « deuxième mouvement », il « fait retour à la sorte de fixité que Freud décerne au vœu inconscient ».

Position radicalement anti-existentialiste, contre tout projet, toute entreprise de transcendance individuelle par rapport à ce qui va se dire désormais, pour Lacan, en termes de jouissance.

### La fixité

C'est un réel de jouissance et c'est à cela que se confronte une psychanalyse. Peut-il y avoir désédimentation des fixations de jouissance ? Lacan parle de « veine », au sens géologique, mais aussi au sens de chance, de cerner, de désédimenter (plutôt que déconstruire) ce réel.

Là, se situe la question de la vérité, et c'est ce qui nous sépare des historiens. Même les modernes, ceux dont parle Lacan dans « L'étourdit », qui s'en remettent à leurs « documents » (comme le disait Nicolas Offenstadt, notre invité de la séance précédente), y réduisent leurs prétentions à la vérité, mais l'y maintiennent, de façon en quelque sorte minimaliste, pensant avoir saisi par là le réel de l'histoire. On nous parlait par exemple

d'une étude historique contemporaine qui se concentrait sur la vie d'une rue dans une ville ouvrière sur cent ans.

Au contraire, Lacan, dans ce même passage de « L'étourdit », conclut, de notre part, à « une impossibilité de dire le vrai sur le réel <sup>8</sup> ». C'est en ce point que se pose la distinction : inconscient/vérité – inconscient/réel.

### Où cela nous mène-t-il ? Est-ce là que nous en sommes ? et ce depuis novembre-décembre 1976

« Réel ou vrai ? Tout se passe à ce niveau tentatif, comme si les deux mots étaient synonymes. L'affreux, c'est qu'ils ne le sont pas partout. »

« À la dérive, voilà où est le vrai, quand il s'agit du réel <sup>9</sup>. »

Le mois précédent, le 16 novembre 1976 :

« En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ce serait ou non s'identifier, tout en prenant sa garantie d'une espèce de distance, à son symptôme ? »

« Savoir faire avec son symptôme, c'est la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court. Comment cela se pratique-t-il <sup>10</sup> ? »

Il y aurait des façons de donner quelque couleur à ce « savoir faire avec son symptôme », des manières d'illustrer cela d'une certaine consistance de vécu. On pourrait dire (comme y aboutissent certains philosophes : Nietzsche, Heidegger, Foucault) que c'est se retrouver soi-même, mais il faudrait alors ajouter que c'est sans illusion mais sans renoncement. Déniaisé de l'idéal, mais sans que la tension de désir soit réengloutie dans la jouissance du symptôme.

Mais où cela nous mène-t-il ? Ces formules imagées ne nous disent pas comment cela se passe, comment cela se pratique, disait Lacan. Comment ferrer le réel, « faire-réel », dans l'analyse ?

### Équivoquer

User de l'équivoque, ou passer par l'équivoque est ce qui, le plus assurément, permet de cerner un bout de réel. Derniers enseignements de Lacan : l'équivoque « notre meilleure arme contre le symptôme ». Alors, « arme contre le symptôme », et pourtant « identification au symptôme » !

C'est que ferrer le réel en usant de l'équivoque n'est pas une question de fin d'analyse, mais de l'analyse tout du long. Lacan disait le 10 décembre 1974 que « l'équivoque est le propre du symbolique », lorsqu'il faisait équivaloir l'inconscient au symbolique. Il faut donc en passer par là pour atteindre un bout de réel qui, s'il se matérialise dans le symptôme, s'est évidé d'une part de jouissance.

L'équivoque est à l'œuvre pour mettre en suspens la jouissance des sèmes/s'aime. Travail avec/contre le/la jouis-sens, et le narcissisme. C'est le réel parasite de la jouissance qui y est pris. Mise à plat du phallus – puisqu'on réduit toujours l'imaginaire par une mise à plat – qui est ce « faire avec la castration », dont on a parfois un peu vite oublié le temps nécessaire dans une analyse, au risque de ne produire que des « narcyniques », bloqués à la division du corps et de l'objet.

Un autre axe du travail de l'équivoque s'articule au premier. C'est le jeu avec le parasite parolier non plus dans les sèmes mais dans la « phonction de phonation », jeu avec les sons et les règles du langage. Le plus souvent le jeu sur le son ne va pas sans le jeu sur le sens, comme il en est du lapsus. Mais il y a bien des jeux sur le sens qui s'en passent, par exemple : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Lemberg... » Ce point distingue le *Witz* de la pureté du lapsus.

Je propose de dire que *l'équivoque est le concept de la différence propre à la psychanalyse*. L'équivoque est l'intervention de la puissance de la multiplicité sur le différentiel linguistique qui produisait l'Un de signifiant. L'équivoque joue du côté de *lalangue*, et non pas du côté de l'être/sens/imaginaire, ce qui serait en revenir à la métaphysique de Brentano, donc d'Aristote (équivalence de l'être).

L'essentiel pour nous est que l'équivoque est à l'œuvre tant dans la fabrication des formations de l'inconscient que dans la coupure que leur impose l'analyse.

### **Le poème. Prendre l'histoire à revers**

Je voudrais citer un passage de la conclusion du livre de Colette Soler sur les affects qui me semble très éclairant : « Signer le poème ou s'identifier au symptôme, ce sont deux expressions équivalentes qui disent la position d'un sujet qui en est venu à se reconnaître, c'est-à-dire à s'identifier dans sa configuration de jouissance opaque, mais, tout aussi important, dans son "je ne sais pas" de sortie. En ce sens, on peut dire : athéisme du sujet pour autant qu'il signe le poème qu'il est et qu'il ne sait pas tout <sup>11</sup>. »

Il y a du côté de l'analyste une position ou une déposition qui répond à ce savoir pas-tout. L'athéisme de l'analysant délivre l'analyse du savoir supposé. C'est la mise hors course du savoir absolu, donc de toute téléologie historique qui s'y fonde.

Ainsi, c'est une autre conception de l'histoire que, de fait, nous pratiquons. Par notre façon de prendre de biais, de prendre de court, les formations de l'inconscient, nous déjouons la nécessité.

C'est que l'advenir est toujours contingent, suspens à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Ce qui ne cesse pas de s'écrire dans les formations de l'inconscient-langage, nous y faisons coupure, nous rompant aux surprises du réel. Déjouer la nécessité en la subordonnant à la contingence de l'esprit de *Witz* illustre dans notre pratique ce que Nietzsche disait dans *Ecce Homo*, que l'analyse « se précipite allègrement dans le hasard ». Gai savoir de l'analyse.

*Mots-clés : téléologie/structure, fixation de jouissance, équivoque, gay savoir.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « *Hystoriser*, raconter, écrire l'histoire », à Paris le 23 juin 2016.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 400.
2. ↑ *Ibid.*, p. 346.
3. ↑ « Aujourd'hui encore, ce que nos enfants apprennent à l'école comme histoire du monde est, pour l'essentiel, une suite sérielle de génocides (*eine Reihenfolge fon Völkermorde*). » Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », II, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
4. ↑ J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, note 1, p. 18.
5. ↑ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 864.
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 407.
7. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 835.
8. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 481.
9. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 14 décembre 1976, dans *Ornicar ?*, n° 12-13, p. 11.
10. ↑ *Ibid.*, p. 16.
11. ↑ C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 168.

## Albert Nguyễn

### Comment vivre sans la bévue devant soi \* ?

#### Un, deux, trois

Dans l'argument rédigé pour ce séminaire j'avais proposé de lire le titre « *Hystoriser, raconter, écrire l'histoire* » équivalent au parcours d'une analyse. J'ai pris une option de lecture qui m'a conduit à modifier l'ordre de présentation du titre et à commencer par : raconter, « l'historisation » en quelque sorte, puis à en venir à *l'hystorisation* et enfin à examiner le registre de l'écriture.

« Raconter » renvoie directement à la façon dont se déroule la cure disons dans ses débuts : c'est le temps durant lequel l'analysant est aux prises avec son histoire et ses chapitres censurés, et durant lequel il s'efforce de rétablir une sorte de continuité en levant les points d'interrogation, les énigmes auxquelles il est contraint de faire face, durant lequel il tente de faire entrer ses rêves dans le fil de l'histoire ou l'histoire dans le fil de ses rêves. C'est le temps de la quête du sens, que modifie ce que Lacan a appelé les rectifications subjectives, qui impliquent sa participation à ce qui lui est arrivé et ce qui lui arrive. La construction du fantasme et la mise au jour des coordonnées significantes du symptôme relèvent de ce temps. Je le résume en disant que l'analysant a un aperçu sur ce qu'il cherche et la mise transférentielle contribue à lever quelques-unes des interrogations qui l'animent. Que pensait Lacan de cette histoire, il l'a dit sans ménagement dans une intervention au congrès de Strasbourg, où il oppose la réalité qu'il dit ponctuelle, de l'ordre du point, à l'histoire : « La réalité est faite de ceci qu'elle est ponctuelle par rapport à ce que j'appellerai l'histoire avec un grand H, la Grande Histoire. Il n'y a que des historioles mais sans doute n'ont-elles pas la même valeur <sup>1</sup>. »

Vient alors le second temps, le temps d'*hystoriser*.

Je commence par ce que Lacan a apporté sur ce point qui fait passer d'une historisation à *l'hystorisation*. L'entrée dans l'analyse et le repérage des identifications ont eu lieu : temps du fantasme. C'est dans la préface à l'édition anglaise commentée ici même qu'il écrit : « D'où ma proposition

que l'analyste ne *s'historise* que de lui-même », et pour qu'on entende bien de quelle proposition il parle, un peu plus loin dans le texte : « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'*historisation* de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion mais des éparcs désassortis <sup>2</sup>. »

Remarquons qu'il introduit cette *historisation* en surplomb de cette autre formule : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même », qu'il complètera « de quelques autres ». Il faut bien quelques autres pour prendre la mesure de l'épreuve que les passeurs enregistrent. Donc épreuve et non preuve, c'est une indication pour les cartels de la passe. De cette épreuve peut surgir du neuf dans le savoir établi par les formules de Lacan qui ont fait florès : traversée du fantasme, identification au symptôme ou encore extraction de la lettre de jouissance, ou encore le poème. C'est certainement la raison pour laquelle il demandait un effort de doctrine aux cartels.

Il faut se demander ce que comporte cette *historisation*. On en trouve la justification à la fin de l'enseignement dans cette leçon de *L'insu que sait* du 14 décembre 1976. Disons d'abord qu'*historisation* est un néologisme où se lisent à la fois l'hystérie, l'histoire et le tore (une des formes de l'écriture). Dans cette leçon Lacan explicite par trois retournements successifs du tore la structure de la névrose. L'avantage de la démonstration, dès lors qu'il met au jour la structure, en l'occurrence de l'hystérie, fait que cette dernière n'est plus essentiellement féminine, corrélée au féminin, mais que l'hystérique masculin aussi bien est concerné. Ce que montre le développement de Lacan, c'est ce trajet qui va du sujet enveloppé par l'Autre à l'enlèvement du sujet et de l'Autre alors barré pour, au troisième retournement, montrer l'enveloppement de l'Autre par le sujet. Nous sommes là dans le temps pour comprendre de l'analyse, qui débouche sur cette mise au point de la structure subjective, structure de la névrose. La convocation du tore est évidemment cruciale dans la démonstration de Lacan. Au fond il y aurait dans cette opération en trois temps, trois retournements du tore, passage de l'histoire que l'analysant raconte, met en ordre, ce qui lui découvre les torts qu'il a eus dans son parcours ou les torts qui colorent l'histoire familiale transmise, passage donc des torts et des raisons de l'histoire au tore comme figure topologique qui suspend l'association hystérie-femme.

« *S'historise* de lui-même » : la question se pose – s'agit-il de reconnaître ou de s'y reconnaître ? Le processus d'*historisation* qui a commencé avec la dimension de « reconnaître » vire au « s'y reconnaître », qui n'est pas sans résonance avec le « on le sait soi » où le « on » n'est pas celui du fantasme mais cet « on », cet « y » indéfini qui évoque à la fois le *Es*



de Freud, le *it* de Clarice Lispector, le neutre de Blanchot, voire ce que G. Bataille appelle l'autorité (à rapprocher de la question du s'autoriser, et de l'auteur). Quelque chose de l'autorité résonne dans l'autorisation et l'*hystorisation*, et si l'on suit le Blanchot de l'expérience intérieure, « l'expérience est l'autorité et elle s'expie ».

Ce qui je crois s'entend, c'est que si l'analyste s'autorise on peut dire aussi qu'il s'autorise, et dans l'expérience analytique et dans l'enseignement.

Toujours est-il que Lacan a posé la question de ce « lui », de lui-même. L'analysant s'y reconnaît mais que reconnaît-il sinon ce qui du symptôme est réduit à la lettre ? On pourrait dire que l'analysant a repéré la répétition et qu'il a maille à partir avec le symptôme et la jouissance qui y est corrélée.

J'en viens au troisième terme : écrire.

J'ai parlé de lettre, signe d'écriture, mais je crois qu'on peut dire que Lacan implique l'écriture dans le procès analytique dès le début de son enseignement. L'écriture est au cœur de son enseignement dès le départ. J'en veux pour preuve la barre infranchissable qu'il écrit entre S et s, cette barre à laquelle il fera le sort que l'on connaît dans « Lituraterre » autour de l'écriture du chinois et plus particulièrement de la calligraphie. De la barre on passe au graphe puis au trait unaire, du trait unaire à la barre sur le sujet : \$, et sur l'Autre : A. On peut d'ailleurs noter que les schémas du *Séminaire XI*, les cercles d'Euler qui écrivent le rapport du sujet à l'Autre, sont une écriture. Nous sommes passés de la barre, du trait aux deux cercles enlacés. Et Lacan va continuer d'écrire : les formules de la sexualité, la bande puis la double bande de Moëbius et enfin les nœuds.

L'écriture est contemporaine de la logification de la cure, et elle en accompagne chaque étape. Le problème de Lacan, qu'il résout, consiste à faire entrer dans une écriture le trois, ce trois que la névrose veut ignorer. Le séminaire *Les non-dupes errent* en rend compte, il explicite la façon dont Lacan fait entrer le réel issu de son expérience de l'analyse. Nous n'avons plus deux ronds mais au moins trois.

Je fais l'hypothèse que cette écriture fait faire un pas supplémentaire : la trique hystérique telle qu'il l'a présentée comporte en son cœur l'amour pour le père, qu'il appelle armature. L'armature de la structure est ce qui situe la névrose, mais on en reste à deux tores enlacés et sans doute peut-on attendre davantage d'une analyse puisque ce qui est attendu c'est le sujet sans l'Autre, c'est le sujet défait de ses identifications et identifié – avec les réserves que Lacan y a mises – à son sinthome, un sujet qui s'est défait de ce que l'Autre lui a transmis, qui s'est séparé de l'appui du fantasme. L'analyse sur sa fin confère au réel la primauté, aux dépens du

symbolique : sinon comment sortir de l'empire du sens ? Comment aller à la bévue ?

Dans la leçon du 21 décembre 1974 Lacan fait une remarque après avoir examiné le résultat de la coupure qui délivre une double bande de Möbius. La remarque est simple mais elle emporte une conséquence importante, elle donne une définition de l'Une-bévue : « L'Une-bévue est quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir qu'on sait sans le savoir. » Et il ajoute à propos de ce « le » de « le savoir » qu'il s'agit de fait de savoir. Si fait il y a c'est fait de discours et alors l'expérience est convoquée.

On a donc trois temps, trois occurrences : « historisation », « hystorisation » pour les deux premiers. Le temps trois, celui de la fin, je propose de l'appeler : « hystourisation », puisque avec les nœuds Lacan va essentiellement aborder la logique des trous, faux et vrai trous. On peut ajouter que si le premier temps est de lecture, le temps deux celui de la structure et donc du manque, le temps trois est celui de l'écriture, écriture du nouveau nœud. C'est d'ailleurs tellement le temps de l'écriture que Lacan, toujours dans la préface, va amener ce développement crucial sur le poème « qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet ».

Je me risquerai à ajouter à ces trois temps de la lecture-structure-écriture ce qui les noue ensemble : le dire. Pour terminer l'analyse la dit-mension du dire (cf. « L'étourdit ») est requise à partir de la question qu'introduit le réel au temps de l'*hystorisation* : comment rendre opératoire la marque de la répétition qui ne saurait être effacée ? Réponse : par le dire qui noue. C'est ce dire qui pourra nouer ensemble les dits, l'ouï et le jouï.

C'est en relation à cette introduction du réel que j'ai été amené à relire la réponse de Lacan à Ritter.

### La réponse à Ritter <sup>3</sup>

Je suis venu à la lecture de cette réponse de Lacan parce qu'elle m'a paru essentielle par rapport au titre du séminaire, notamment à l'écriture, et je voudrais là l'évoquer. Nombre d'entre vous connaissent cette intervention mais il ne me paraît pas inutile d'en rappeler quelques linéaments.

Ritter pose la question de savoir si l'*Unerkannt*, le non-reconnu, ne serait pas un réel, mais alors quel réel ? Et il se risque à dire : ne serait-ce pas le réel pulsionnel ? Lacan répond longuement, affirmant que s'il y a un réel pulsionnel, « c'est ce que dans la pulsion [il] rédui[t] à la fonction du trou ». Il faut distinguer ce qui se passe au niveau de l'orifice de ce qui fonctionne dans l'inconscient.

Et il choisit un trou bien particulier, l'ombilic, à partir de l'ombilic du rêve, freudien, posant l'analogie entre *Unerkannt* (le non-reconnu) et *Urverdrängt* (le refoulé primordial). De l'ombilic du rêve il glisse à l'autre ombilic, le nombril, marquant que le cordon est de l'enfant. Il introduit là le terme de *parlêtre*, l'enfant est né de ce ventre et pas d'un autre : nœud parole-corps. À partir du *parlêtre* il avance la dimension d'impossible que comporte l'*Unerkannt* : impossible à reconnaître.

Mais, et c'est à mon avis le point, à côté de l'impossible à reconnaître il avance un autre impossible : *Unmöglich*. Ce qui sépare l'*Unmöglich* de l'*Unerkannt*, qui sont deux formes de l'impossible, c'est que l'*Unmöglich* « ne peut ni se dire ni s'écrire » : il ne cesse pas de ne pas s'écrire. Il me semble que cet *Unmöglich* que lâche Lacan va plus loin que l'*Unerkannt* qui comporte le « kennen », connaître, savoir. *Unmöglich*, c'est impossible un point c'est tout, sa racine est *mögen* (plus fort que *wünschen*, souhaiter, impossible à aimer).

Pas étonnant qu'après avoir énoncé cet *Unmöglich* Lacan parle du non-rapport sexuel, en faisant valoir que « le réel qui se spécifie aussi d'un Un, au sens d'un impossible [...] fait que le rapport homme femme est paraxué ». Impossible à écrire : il ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Je voudrais insister sur cet *Unmöglich*, aux caractéristiques particulières : ne peut se dire ni s'écrire. Remarquons qu'il se distingue de ce qui ne pourrait se dire mais pourrait s'écrire. Or, précisément, Lacan dit que ça ne peut pas s'écrire, et c'est en cela qu'*Unmöglich* est important : c'est un impossible à aimer qui marque la coupure définitive, la séparation d'avec l'Autre, la solitude. Ce n'est pas un « ne pas connaître », un « ne pas reconnaître », ni même un *Unbewusst* qui impliquerait un savoir caché, c'est un impossible à savoir : il n'y a nul savoir en ce point d'impossible radical.

Lacan parle du siège d'une spéciale *Erkennung*, « non pas seulement une non-reconnaissance mais une impossibilité de reconnaître le sexe », et cette impossibilité c'est le réel, impensable : « Ce qui fait à proprement parler le réel, c'est un point d'opacité. C'est un point d'infranchissable, c'est un point d'impossible. C'est bien en quoi la notion d'impossible me paraît tout à fait centrale. »

Dans l'analyse c'est bien ce point du trou de savoir quant au sexe dont il s'agit de prendre acte pour terminer l'analyse, à savoir comment l'*ex-sistence* même de ce point opaque et la logique envers-endroit mœbienne se nouent pour tracer leur sillon dans ce que Lacan nomme « le vécu de la vie » qui tamponne la mort. Prendre acte c'est faire passer cet impossible à l'*ex-sistence* et faire que dans leur vie le sujet, l'analyste puissent supporter

ce dehors définitif, qui reste un dehors. (Sans doute pourrait-on rapprocher cette position de celle de Lacan affirmant qu'il n'y a pas de discontinuité entre son conscient et son inconscient.)

J'ajouterai que le *parlêtre* n'a pas le choix : si le réel est voué à l'*existence*, la condition de *parlêtre* repousse (c'est là que joue la pulsion) le sujet du côté de « l'Autre que le réel » et toute la question porte alors sur ce qu'il pourra dire, et vivre de ce dialogue, de cet entre-prêt avec cet inconscient insaisissable, l'inconscient réel et ses bévues. D'où la question que je pose dans mon titre : comment vivre sans la bévue devant soi ?

Comment vivre sans l'Une-bévue ? Je rapproche cette question de cette phrase de René Char qui me semble aller dans le même sens : « Comment vivre sans l'inconnu devant soi ? » qui figure dans le volume *Fureur et mystère*, le Poème pulvérisé, phrase qui m'est apparue comme une réponse à notre titre. En effet, où nous mène ce tryptique « raconter-historiser-écrire » ?

Le commentaire de Lacan sur la bévue se situe dans le débat entre psychologie des profondeurs et psychanalyse, et par la topologie Lacan examine les rapports entre dedans et dehors, endroit et envers, pour faire valoir la continuité du dedans et du dehors et finir par dire qu'il n'y a aucune coupure entre son conscient et son inconscient. Il critique l'*Unbewusst* de Freud de cette manière, il ne le loge pas dans les profondeurs, et introduit la bévue. Elle est très éloignée de la profondeur d'une part, et d'autre part situe le point extrême qu'il déduit de son étude de *lalangue* et du langage pour donner une autre définition de l'inconscient, ou plus exactement pour situer ce qui est le projet affiché au début de *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre* : « Cette année, disons qu'avec cet Insu que sait de l'Une-bévue, j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient », et il enchaîne en posant la question du rapport qu'il y a entre l'intérieur et l'identification. Après quoi il rappelle les trois identifications freudiennes pour y ajouter cette identification quatrième, lacanienne celle-là : identification au symptôme.

Une bévue c'est un achoppement, un glissement, un trébuchement, autant de termes qu'on trouve déjà dans la définition de l'inconscient qu'il déploie dans le *Séminaire XI*, qui donne de l'inconscient une tout autre idée, et à l'équivoque toute sa portée.

Aller vers l'inconnu, l'*Unbekannt*, sur la base de cet *Unerkannt*, ce non-reconnu dont j'ai indiqué la sortie proposée par Lacan avec l'*Unmöglich*, l'impossible qui rend compte de l'*Urverdrängung*, aller vers l'inconnu, contrairement à ce que Char suppose, n'implique aucun futur, aucuns lendemains

qui chantent (ce serait plutôt malvenu d'y croire par les temps qui courent), mais au contraire convoque la disponibilité à la rencontre, mais la rencontre de quoi ? D'un savoir qu'on ne sait pas qu'on sait, un savoir sans sujet, autrement dit cet inconscient insaisissable.

Aller vers l'inconnu, comment ne pas évoquer ici le dynamisme du Vide médian que Lacan et Cheng ont ensemble étudié ? « Renommer les choses comme au matin du monde » disait Cheng. Il y a de cela dans l'analyse : les mots sont les mêmes et pourtant ils peuvent être entendus autrement, ils peuvent prendre un sens, un poids que l'analysant ne leur connaissait pas. Je dis les mots, mais ce peut être aussi bien un phonème, une modulation autre, une tonalité autre, une articulation autre. Que l'analyste soit concerné est une évidence, les deux, analysant et analyste, le sont : il s'agit d'ouïr plutôt que jouir... et dire sans doute parce qu'il n'y a pas de meilleure façon d'écrire que de dire, de risquer ce savoir sans sujet que Lacan a promu au cœur de l'expérience analytique. Le poème monte de ce qui est au cœur du nœud : la cause du désir.

Toute la question alors porte sur ce que l'analyste en fera, et c'est si je puis dire une autre histoire : en sera-t-il inhibé ou supportera-t-il son acte ? Pour répondre à cette question rendez-vous par exemple en novembre aux Journées de l'École.

Au terme de ce parcours, je propose de modifier le titre que j'avais donné, « Comment vivre sans l'une-bévue devant soi » selon le modèle proposé par R. Char, de la façon suivante : « Comment vivre sans l'Une-bévue en soi ? ». Selon les données nouvelles de *lalangue* et du nœud borroméen.

*Mots-clés : réel, hystorique, écriture, Une-bévue, Unmöglich.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « *Hystoriser, raconter, écrire l'histoire* » à Paris, le 23 juin 2016.

1. ↑ J. Lacan, « Clôture du congrès de Strasbourg », *Lettres de l'EPF*, n° 19, 1976.

2. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

3. ↑ J. Lacan, *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, 1976.

# L'ÉCOLE

---

## Colette Soler

### Le cartel et le lien d'École \*

Lacan a créé son École à titre, il l'a dit lui-même, d'« expérience originale », ce qui veut dire aussi distincte des autres types de regroupement que le discours analytique est distinct des autres discours. Il lui a donné pour but un travail, celui de penser la psychanalyse. À ceci près que ça ne se fait pas tout seul mais à plusieurs. C'est si vrai que dès le départ il a posé la nécessité d'un « transfert de travail » et que, diagnostiquant son propre échec dans « Raison d'un échec », il parle de « l'échec de [ses] efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée analytique <sup>1</sup> ».

On peut donc définir d'entrée ce qu'est ou ce que doit être un lien qui soit spécifiquement d'École : c'est un lien tout entier fondé sur et orienté par un désir spécifique, celui d'interroger la psychanalyse, sa pratique, l'acte qui la fonde, ses résultats cliniques.

Le cartel, première initiative institutionnelle de Lacan pour son École, a été inventé à cette fin, avant la seconde, le dispositif de la passe. Toutes deux méritent d'être questionnées et évaluées dans leurs fonctionnements et leurs résultats, mais elles ont la même finalité, celle que je viens de dire.

Or, je note que l'on questionne plus la passe que le cartel et que ce que nous appelons notre travail d'École se réduit beaucoup trop à parler de l'expérience dans le dispositif. Il est tout à fait nécessaire, je n'en doute pas, d'entendre les cartels, les AE, éventuellement les passeurs. Cette focalisation exclut du travail d'École ceux des membres qui, par exemple, sont simplement analysants, ceux qui ne sont pas encore analystes, ceux qui travaillent pour l'essentiel dans les institutions, où les conditions sont si différentes du privé. Comment seraient-ils mobilisés par les récits d'une expérience qu'ils n'ont pas et qui est souvent éloignée de leurs préoccupations au quotidien ? L'expérience dans le dispositif est au un par un, et pour quelques-uns. L'École, c'est pour tous ceux qui y viennent.

Là intervient l'autre dispositif fondateur, le cartel. N'oublions pas que dans l'École, au début, était le cartel, pas encore la passe. Eh bien, il se passe une chose étrange avec le cartel : il ne suscite pas la moindre

protestation, c'est un succès sans pareil, partout, comme s'il y avait un besoin de cartel. Dans les diverses communautés analytiques, du dehors comme du dedans, on dénonce tout, le groupe, les instances de pouvoir, la hiérarchie, la passe, sauf le cartel. Cette unanimité interroge. C'est d'autant plus curieux que l'objectif du cartel converge avec celui des AE : un travail concernant la théorie de la pratique analytique. Et avec en outre une exigence : le produit, propre à chacun, car Lacan ne croyait pas à la co-pensée ou co-création qui est tellement à la mode aujourd'hui, mais au un par un. Ce succès sans partage me paraît le signe d'un problème.

### Raisons d'un succès

J'interroge ce succès pour répondre à la question de savoir si ce succès est analytique et à quelle condition il peut l'être.

On peut questionner le cartel sous deux angles. D'abord sur la structure du cartel, que je pourrais dire sociale, et sur le travail qui en sort. C'est sur le premier point que je m'arrête. Le cartel n'est pas un groupe quelconque.

J'ai eu l'occasion de montrer que, dans l'enseignement de Lacan, il est une répercussion à long terme des groupes de Bion, tels qu'il les évoque dans son texte « La psychiatrie anglaise et la guerre », à savoir un groupe – je cite une remarque qu'il emprunte à Rickmann et qu'il juge fulgurante – où pour chacun « tout membre soit sur le même pied que lui en ce qui concerne les rapports avec son semblable <sup>2</sup> ». Le cartel en effet, par définition, n'est pas une structure compétitive, les quatre y sont au pair, qu'ils se choisissent ou qu'ils se tirent au sort, et ils sont réunis pour une tâche commune, comme c'était le cas dans les petits groupes sans chefs de Bion. Or, ce groupe paritaire est une structure qui évite les répercussions de l'asocialité proprement névrotique sur laquelle Lacan mettait l'accent dans ce texte.

Le succès du cartel, je suis bien convaincue que ça tient aux raisons susdites, à savoir à son caractère de néo-société où les membres sont, comme il dit, sur le même pied dans le rapport aux autres et que, quelles que soient leurs différences, elles ne modifient pas la structure du groupe. Au fond, par l'homogénéité qu'il instaure, le cartel est un espace protégé. Protégé notamment contre les hiérarchies.

Notre époque hait la hiérarchie, ce ne fut pas toujours le cas dans l'histoire, il faut en prendre la mesure, mais en 1968 cette antipathie était à son acmé. Lacan ne s'est pas explicitement référé au groupe de Bion à propos du cartel, mais je ne doute pas qu'il avait encore en tête à cette époque la remarque de Rickmann. J'en veux pour preuve les précautions qu'il a dû prendre pour introduire la passe en la distinguant de la hiérarchie, en lui



opposant le gradus. Alors que le gradus est bien une sorte de hiérarchie mais sans le pouvoir institué de quelques-uns.

Le cartel, lui, n'est ni hiérarchie ni gradus. Égalité de principe. Et voyez le seul point qui a été mis en question concernant le cartel : c'est la « plus-une personne », chargée de décider du destin des productions de chacun. Immédiatement s'est levé le soupçon de la chefferie possible. Moi-même j'ai questionné ce point à l'époque. Il se trouve que lors des Journées d'avril 1975 consacrées aux cartels de l'EFF, je suis intervenue avec mes co-cartellisans, et nous avons ensuite été admis comme membres de l'École à ce titre, pour la première et la dernière fois, je crois. Et quand Lacan m'a questionnée dans l'assemblée sur ce qui avait fait plus-un dans notre cartel, j'ai répondu que c'était son nom, soit le transfert de chacun sur sa personne. En tout cas, le plus-un ne fonctionne plus du tout dans les cartels comme la personne qui décide du sort des travaux. Lacan est d'ailleurs revenu sur ce point en 1974 en Italie, pour dire que le plus-un est une exigence logique, etc., mais qu'il pourrait ne pas être incarné. La raison du succès est donc, je pense, cette structure paritaire, propice à ménager les narcissismes autant que le narcissisme de groupe auquel Lacan imputait justement son échec dans le texte que je citais.

Demandons-nous alors : en quoi le cartel diffère-t-il du groupe de copains dans lequel on se groupe par affinité, on a plaisir à se voir, et ça dure ? Autant que ce plaisir. Eh bien il est possible que souvent ça n'en diffère pas, et que ça dure, et on y devise de la psychanalyse parfois pendant dix ans, je connais un exemple. Lacan l'a bien compris puisqu'il a introduit permutation et tirage au sort, qui indiquent clairement que, pour lui, le lien de cartel n'est pas un lien par affinités.

La différence entre un petit groupe d'affinités et un groupe qui n'est pas fondé sur les affinités a un répondant logique. Les groupes d'affinités obéissent plutôt à la logique des classes, à savoir celle qui régit des multiplicités d'éléments qui ont entre eux un trait commun, un attribut qui définit la classe. Chacun étant identifié par le trait de la classe relève de la particularité, du Un entre autres, du un parmi d'autres. Rien à voir avec la singularité, car le singulier est solidaire non de la classe, mais plutôt de la logique des ensembles, dans laquelle les éléments de l'ensemble ne sont pas définis par un attribut commun.

Le cartel ne doit donc pas être une classe. Ses membres, comme dans un ensemble, n'ont pas d'attribut commun, mais une tâche sur laquelle ils s'accordent. Autant dire qu'il ne suffit pas de se mettre à quatre, quatre qui se choisissent, et il y a toujours alors un plus-un, pour que ce soit un cartel.

La structure 4 + 1 ne suffit pas à définir le cartel, car avec ces 4 + 1, ça peut parfaitement être une petite foule, ce n'est pas le nombre qui fait la structure du groupe. Quand c'est une foule, Freud a marqué qu'elle fonctionne sur la confusion de l'idéal et de l'objet, I/a, mais il a remarqué aussi que le transfert, soit le rapport au sujet supposé savoir, instaure éventuellement la même confusion de l'idéal et de l'objet, ce pourquoi d'ailleurs il s'est demandé si le transfert n'était pas une foule à deux, autrement dit un cas particulier du discours du maître, et du coup la question était posée de la confusion entre l'analyste et le maître, le maître sous la forme du modèle à qui s'identifier, voire du directeur de conscience, ou du père. Ce débat traverse toute la psychanalyse depuis Lacan qui y est entré en polémiste, et il n'est pas clos.

C'est justement parce que ce n'est pas la seule structure logique 4 + 1 qui distingue le cartel qu'il faut une condition supplémentaire, libidinale, une identification différentielle, que Lacan a explicitée sur le tard, ayant sans doute constaté que c'était devenu nécessaire dans sa propre École.

### Le propre du cartel

En 1977, ce qu'il questionne ce n'est pas le 4 + 1, mais le principe libidinal de la cohésion du cartel, autrement dit, l'identification spécifique qui y fonctionne, soulignant que faute d'une identification, quelle qu'elle soit, c'est la folie, le délire théorique. Sa réponse est catégorique : le cartel fonctionne sur l'identification hystérique. Ce ne sont pas ses termes, mais c'est ce qu'implique sa formule de « l'identification au point central du nœud », là où est écrit l'objet qui manque, autrement dit l'objet cause du désir, et l'identification en question est « une identification participative au désir de l'autre », sans majuscule, autant dire au manque de l'autre. Évidemment, elle est autre chose que l'identification entre les moi de la foule freudienne, et ce n'est ni l'identification primordiale, ni l'identification par un trait, c'est la troisième que Freud a distinguée et que Lacan a reformulée en « identification participative au désir » de l'autre.

C'est dire que dans le cartel chacun peut s'identifier à chacun en tant qu'il travaille à partir de son manque à savoir, fût-ce à produire un plus de savoir. Le moteur est donc l'hystérie analysante. Ce n'est pas n'importe laquelle, l'hystérie analysante, nous sommes assurés de sa spécificité puisque, dans l'analyse, elle peut être disjointe des symptômes paradigmatiques de l'hystérie dans ce que nous appelons l'hystérisation d'entrée en analyse. À l'entrée, on n'hystérise pas seulement les non-hystériques mais les hystéries elles-mêmes, car au naturel l'hystérie n'est nullement travailleuse,

questionneuse tout au plus, et l'hystérisation est nécessaire, qui fait passer le sujet de la place de l'agent qu'il occupe dans le discours hystérique à celle du travailleur qui est la sienne dans le discours analytique. Mais quand on hystérise des non-hystériques, des sujets obsessionnels par exemple, ils ne deviennent pas pour autant des hystériques au sens de la structure clinique, ils restent obsessionnels mais transformés en hystéries analysantes. C'est l'exemple même de la disjonction en acte de la structure clinique, hystérique, obsessionnelle, phobique ou perverse, et de l'hystérie analysante. Sa production est un artéfact du discours analytique et pour que se produise cette identification participative au désir de l'autre, tout dépend évidemment de la mise en acte du désir de l'analyste.

Pourquoi souhaiter cette identification, et tardivement en 1975, alors que les cartels fonctionnent depuis longtemps et que personne ne s'en plaint ? Mais parce qu'une autre identification est toujours possible, et qui ne servirait pas les finalités d'École. Justement celle qui fonde une structure de foule, ce n'est pas le nombre qui décide de la structure libidinale. Le transfert lui-même tend à fonctionner comme une foule à deux, je l'ai dit. Dans la foule freudienne chacun est identifié au regard qui supporte le Un du chef, telle la redéfinition par Lacan de la foule nazie dans *D'un Autre à l'autre*. L'identification à l'analyste promue dans l'IPA a été dénoncée par Lacan, non parce qu'elle était impossible, elle ne l'est pas, au contraire, mais parce qu'elle ne sert pas les finalités analytiques. Il nous faut des cartels qui soient l'envers des petites foules d'admirateurs de quelque Un que ce soit, de ce que Lacan a rencontré et dénoncé dans son École comme la « clique » dont les analystes s'entourent parfois. Si dans un groupe de 4 + 1 c'est à l'objet *a* comme trou que chacun s'identifie alors, à cette condition, Bernard Nominé a raison, le cartel peut être subversif, et du coup chacun dans le travail de cartel est responsable de l'École, du lien d'École qui est envers du lien associatif type.

Je précise un peu ce point de manque. Dans l'hystérie banale, c'est le manque du désir en jeu dans l'amour. Dans l'hystérie analysante, ce n'est pas le même manque, mais le manque à savoir. Seulement, ce n'est pas simple, le manque à savoir. C'est même très ambigu. Il faut le distinguer du manque à comprendre Lacan, de ceux qui n'ont pas encore assez lu, assez travaillé. Lacan, avec cette identification au point de manque, n'invitait pas à emmagasiner les textes canoniques, il a dénoncé au contraire leur fossilisation, c'est-à-dire leur usage à titre de semblant, qui bouche le trou justement et promeut le discours universitaire. Le vrai manque à savoir provient du savoir bel et bien là, déjà articulé, mais qui comme toute théorie inclut un manque, est troué.

Le trajet de Lacan en est l'exemple, du savoir qui inclut un manque. Il est parti de Freud – on ne part jamais de rien, on pense à partir du pré-jugé, de ce qui a été jugé avant –, et l'impensé du pré-jugé, d'abord de Freud, puis de ce qu'il a lui-même produit, est le moteur de l'élaboration à chaque étape de son enseignement. Dans l'hystérie analysante le manque à savoir est moteur.

Autant dire que, dans le petit groupe qui se dit cartel, elle ne prévaut pas automatiquement, car d'autres identifications sont possibles, soit à un autre membre du cartel, soit à celui qui en a pris l'initiative par exemple, soit à la personne plus-une, dans tous les cas c'est identification à un Un quelconque, comme dans la foule. Même dans le nœud borroméen, il y a, outre le trou de l'objet  $a$ , le Un du dire qui fait fonction de plus-un, et qui est constituant du nœud. Dans le discours analytique, c'est le Un-dire qui porte l'acte, lequel fait de l'objet le semblant qui commande au discours, et là, pour peu que l'acte flanche, ou qu'il échoue à « soumettre le sujet à la question du plus-de-jouir », l'Un-dire vire vers le Un d'élection, mais d'élection de l'amour du maître. Dans une analyse c'est à l'analyste, s'il l'est, de parer à cet effet type du transfert, dans le cartel c'est à chacun des membres du cartel.

Autre exemple majeur de l'hystérie analysante, c'est le passant. Ce n'est pas moi qui le dis, mais Lacan dans sa préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, quand il lui impute d'avoir à « *s'historiser* de lui-même ». Avec un  $y$ . Pas d'*historiser* sa vie, ça c'est ce qu'il fait dans l'analyse, mais d'*historiser* son analyse même et cette fois sans l'induction du désir de son analyste.


Qu'est-ce à dire ? À la fin d'une analyse, on fait le contraire, on en finit avec l'histoire, la sienne propre : arrêt de l'hystérie analysante. Si le sujet s'en tient alors au silence qui va avec l'identification au symptôme, ça fera peut-être un analyste, mais sûrement pas une École, faute de cette identification autre au manque de l'objet qui cause le désir. On comprend là pourquoi Lacan dit qu'il a instauré la passe parce qu'il avait donné la seule définition possible de l'objet cause du désir : ce qui manque. Cette passe, c'est une sorte d'appel à un supplément d'hystérie analysante. Le savoir que l'on peut en attendre ne concerne ni la science, ni le sexe, mais la psychanalyse, en commençant par une psychanalyse, celle du passant.



Ainsi, pour les deux dispositifs d'École, cartel et passe, Lacan convoque la libido de l'hystérie analysante, qu'il reconnaît par ailleurs être à l'œuvre dans son propre enseignement. Elle est la condition de possibilité des liens d'École, et de l'École comme expérience originale, distincte donc du groupe tout venant, où cependant elle se loge.

Conséquences ? Pour tous les cartels de fait, tous ces 4 + 1 qui fonctionnent à qui mieux mieux, eh bien on pourrait ne pas leur décerner trop vite le titre de cartel de l'École. À eux d'en faire la preuve. Quant aux cartels de la passe, ils pourraient prendre en compte les performances d'*hystorisation* de l'analyse, plus que ce que l'on perçoit de l'analyse elle-même. Juger moins l'analyse, ce qu'elle a produit ou pas, le point où elle est arrivée ou pas, que son *hystorisation*, plus ce que le passant peut dire des effets analytiques dont il témoigne, que de l'étendue de ces effets, pour lesquels il n'y a d'ailleurs pas d'étalon.

*Mots-clés : lien d'École, vrais et faux cartels, identification du cartellisant.*

---

\*  Texte tiré d'une intervention lors de l'après-midi des cartels « Le dispositif du cartel, ce lien inédit », à Paris le 21 mai 2016.

1.  J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 50.
2.  J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 111.

# IX<sup>E</sup> RENDEZ-VOUS DE L'INTERNATIONALE DES FORUMS Medellín 2016

---

*Préludes*

## Juan Guillermo Uribe

### La déliaison finale...

Freud nous a enseigné que l'individu, dans l'inconscient, nie la mort : la mort est pour le semblable, « sa propre mort ne peut se concevoir » ; « nous survivons comme observateurs » ; « nous avons essayé de la tuer avec le silence » ; « au fond, personne ne croit à sa propre mort, ou, ce qui revient au même, dans l'inconscient chacun est persuadé de son immortalité <sup>1</sup> ». Cela n'en finit pas d'être paradoxal que Freud associe l'amour et la mort...

La philosophie conserve l'affirmation de Socrate avant de mourir, quand il dit à son disciple Cébès que « le philosophe désire la mort ». Il y a là une exception, quelqu'un ne dément pas la mort. La différence qu'introduit Socrate est qu'il croyait en l'immortalité de l'âme, ce qui donne au fait de la mort une dimension de démenti, comme dans certaines religions.

Dans le *Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan, en évoquant la tragédie d'Antigone, décrit l'Até, déesse de la calamité, comme un malheur et nous montre l'entêtement d'Antigone à s'y confronter, comme elle l'affirme dans la tragédie, jusqu'à dire que son âme est morte il y a longtemps <sup>2</sup>. Sophocle soutient aussi que l'homme se dirige *pros atan*, vers l'Até. Dans cette leçon, Lacan fait ce commentaire : « L'homme prend le mal pour le bien [...] c'est parce que quelque chose qui est au-delà des limites de l'Até est devenu pour Antigone son bien à elle. » L'Até... comme la mort est la forme suprême du réel : unique vérité absolue. La fin de toutes les liaisons, la manifestation désincarnée de la pulsion de mort.

Lacan nous enseigne ceci dans ce séminaire : « [...] ce rapport de l'action au désir qui l'habite dans la dimension tragique s'exerce dans le sens d'un triomphe de la mort. Je vous ai appris à rectifier : triomphe de l'être-pour-la-mort, formulé dans le *mé phunai* d'Œdipe où figure ce *mé*, la négation identique à l'entrée du sujet, sur le support du signifiant. C'est le caractère fondamental de toute action tragique <sup>3</sup>. »

C'est ce qui maintient la tension du sujet face au signifiant : il y aura toujours une déliaison...

## La peur

Associée à la mort, il y a toujours eu la peur : sa présence se reconnaît autant chez les sujets que dans la communauté des humains. Comment s'immuniser face à ce sentiment ? Les religions se valent, dans le présupposé de l'immortalité de l'âme, pour étouffer la souffrance face à l'inconnu de la mort comme « grande fin » dans de nombreuses œuvres mémorables de la littérature. Les cérémonies funéraires se déroulent pour confirmer que la vie terrestre est seulement une étape, un logement provisoire. Toutefois, le démenti est pris de court face à la force du fait de la mort : qui est le suivant ?

Depuis Freud, la constatation de la peur se retrouve à travers la phobie. Le cas du petit Hans est paradigmatique de la relation entre l'angoisse et l'objet phobique. Le sujet ressent aussi de la peur à la disparition de son désir, *aphanisis*. Lacan nous enseigne que cette peur a une relation proche avec le complexe de castration. Dans le *Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, dans la leçon du 4 février, Lacan parle d'une « insuffisante [...] articulation d'une partielle forclusion du complexe de castration ». Dans « L'étourdit », il explique comment la mort est affaire de calcul des probabilités et comment certains s'assurent au moyen d'assurances vie face à cette probabilité.

De toute façon, la peur peut se constater aussi bien dans la demande d'aide à l'entrée en analyse que dans une angoisse diffuse qui requiert la trajectoire de la cure pour localiser ses cordonnées. La peur se vérifie parfaitement dans l'actualité, face à la précarité des liaisons, comme nous l'a transmis Colette Soler lors de la présentation du Rendez-vous. Toutes ces formes de peur se maintiennent dans une certaine relation à la « déliaison finale ».





Thomas Hobbes, cité par Roberto Esposito dans son livre *Communitas*, écrit : « Chacun, en effet, est amené à désirer ce qui est bon pour lui, ou à fuir ce qui est mauvais, surtout en ce qui concerne le plus grand des maux naturels, la mort <sup>4</sup>. » Toutefois, la peur a un antécédent mythique qui est le parricide. La faute du crime originaire se transforme en peur du retour abominable du mort. Le père traverse l'histoire psychique collective comme individuelle en tant que « Nom ».

Que faire ? Quand on peut reconnaître la précarité de la vie sans utiliser les mécanismes de démenti, un « savoir faire avec cela » se trouve dans la position de chacun, et là on y est toujours seul, écho de la parole de Lacan.

Traduction : Isabelle Cholloux



*Mots-clés : mort, peur, déliaison, phobie, précarité.*

- 
1.  S. Freud, « Notre relation à la mort » (1915), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
  2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 315.
  3.  *Ibid.*, p. 361-362.
  4.  R. Esposito, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000.

## Marie-Noëlle Jacob-Duvernoy

### Choix de l'hérétique

Que faire collectivement si la jouissance qui nous caractérise n'est que d'un seul, de n'être jamais liante ? Pourquoi donc nous réunir, faire école si nous avons l'idée que nous ne tenons pas tous ensemble ? Ce qui nous empêche d'y croire est qu'il n'y a ni sens commun ni vérité commune. Partout ailleurs et depuis toujours à travers le monde c'est la vérité qui réunit. Elle réunit ensemble ceux qui la partagent contre ceux qui n'en sont pas, ce qui arme bien des guerres ou autres conflits.

La psychanalyse est un continent isolé de ne prôner aucune orthodoxie ou vérité unique qui ferait dogme. Nous sommes, dit la psychanalyse lacanienne, des « laisseuls <sup>1</sup> » à jouissance singulière qui ne ressemble à aucune autre, ce qui ne permet à aucun de parler pour tous.

D'où la question de Lacan à propos de l'hérétique, qui est un positionnement précis face à la vérité, celui de s'écarter de l'opinion commune tenue pour vraie. C'est un pas de côté et un positionnement que l'on choisit. C'est ce que Joyce a choisi, dit Lacan : « Il est comme moi un hérétique, car *haeresis* (qui veut dire choix, en grec) c'est bien là ce qui spécifie l'hérétique. Il faut choisir la voie par où prendre la vérité <sup>2</sup>. »

L'hérétique choisit la voie de réduire la vérité à sa logique. Ça n'est plus un message complet, idéalisé, dogmatique. C'est le choix d'user, d'assécher le sens de la vérité, la réduire à son pur réel. C'est ce que Lacan nomme *sinthome* car c'est ce qui reste à dire du symptôme quand le sens est révélé. On peut penser que le *sinthome* lui-même est hérétique <sup>3</sup> puisqu'on ne peut pas y répondre par un effet de vérité. Un sans-vérité et sans-sujet du *sinthome* en rupture de sens.

Ainsi, Joyce a fait le choix du *sinthome rule*, qu'on traduit comme sa règle (*rule*) de jouissance qui lui est propre, hérétique et radicale. Une règle qui ne lui vient pas de l'Autre mais de son éviction même. Un *sinthome à roulette*, précise Lacan, c'est dire qu'elle marche, qu'elle roule même toute seule sans Autre. Cette jouissance investie dans son œuvre et non dans un corps qu'il n'a pas, fait de lui « the artist » incontesté pour trois cents ans.

Alors, sans devenir joycien au sens de jouir de son hérésie, comme c'est le cas « dans l'université, avertit Lacan, [...] le plus fort [étant] qu'il a réussi et au-delà de toute mesure <sup>4</sup> », comment faire usage de cette hérésie, ce qu'elle nous permet d'interroger ?

Je retiendrai trois axes de questionnement :

- le dire hérétique ? Oui, puisque le dire se distingue des dits au regard de la vérité. Dire est un acte qui n'est pas indexé sur le vrai. La fin de l'analyse vise un dire sur la jouissance qui est indifférente au sens. Il s'agit de dire « ce qui fait que le corps va à la jouissance <sup>5</sup> ». Jouissance de solitude hérétique ;

- l'interprétation hérétique ? Je vous propose cette formulation : l'interprétation hérétique comme déconvenue. S'il y a interprétation de l'analyste, l'analysant se trouve dans la déconvenue d'un rapport qui cesse. Fin du rapport, fin de cure ;

- et le lien dans une école ? Si on tient compte de ce que vérité n'est jamais toute, celle-là dont on se sépare tout au long d'une cure ; que la vérité ne peut être que mi-dite, qu'il n'y a, dit Lacan, que « les bouts à dire de la vérité <sup>6</sup> », alors, le travail que nous nous adressons les uns aux autres, n'est-ce pas mettre bout à bout les bouts de dire de chacun ? Une école du bout à bout des dire.

*Mots-clés : choix, hérésie, sinthome, dire, interprétation.*

- 
1. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 11 mars 1975.
  2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.
  3. ↑ Colette Soler en parle ainsi dans son livre *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015.
  4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 16.
  5. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 12 mars 1974.
  6. ↑ *Ibid.*, leçon du 13 novembre 1973.

## Vera Iaconelli

### Nomination et effets sur le lien

On dit que les fantômes [*fantasmas*<sup>1</sup>] traînent des chaînes, mais peut-être y aurait-il plus de sens pour un psychanalyste de penser que des chaînes traînent les fantasmes [*fantasmas*].

Au moment même où j'ai été informée de ma nomination comme AE, je me suis vue devant la délicieuse sensation d'avoir fait partie d'une séquence d'événements et de liens qui ont abouti à une transmission. Mais, en même temps, j'ai été divisée par les échos que le mot « nomination » a pu générer, parce que ce terme m'est apparu comme l'antithèse de tout ce que la passe propose. Quelqu'un va me nommer *maintenant* ? Quel sens y aurait-il d'être nommée par quelqu'un ? J'ai cherché tout de suite dans des textes théoriques un dialogue avec une question que je suppose n'être pas que mienne. Je l'ai trouvée formulée dans le texte de Silvana Pessoa, renouvelant mon pari sur ce processus :

« Il y a, dans notre communauté d'École, les sigles AP (analyste praticien), AE (analyste de l'École) et AME (analyste membre de l'École), qui sont des vocables désignant quelqu'un exerçant la psychanalyse, dans le premier des cas ; quelqu'un ayant décidé de faire la passe et a été nommé, dans le deuxième ; et quelqu'un qui a été reconnu par la communauté pour son parcours comme psychanalyste et pour son travail pour l'École, dans le troisième. Nous pouvons dire que ces trois expressions sont des *fonctions-noms*.

[...] Les *fonctions* ou *fonctions-noms* n'avèrent rien, car elles sont des énoncés sur les nombres, une relation entre valeurs, différemment d'une formule, qui peut être vraie ou fausse<sup>2</sup>. »

La nomination, lorsqu'elle n'a pas comme référent la fonction-nom, peut être confondue avec la titularisation propre à l'académie, hiérarchisant, se plaçant à côté du discours universitaire. La nomination en tant que fonction se pose comme convocation à faire valoir le désir de transmettre que la passe a mobilisé, désir singulier. Lacan réitère la dimension éthique qui y est en jeu : « Cette place implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme<sup>3</sup>. »

La fonction de l'Æ, prise à partir de la transmission de la fin de l'analyse, convoque l'analyste à poursuivre la transmission à d'autres moments. Elle implique désormais une parole publique, hors de l'espace protégé du dispositif de la passe. Cela implique de sortir du secret initial entourant l'acte de demander la passe, en réalité cérémonieux, et être hissé à l'espace public au sein de l'École, réitérant ainsi ce désir. Cela génère des attentes et des renoncements imaginaires nécessitant d'être formulés, car ils font partie de ce qu'on essaie de transmettre. À l'École, les fantasmes provoqués par la nomination font partie des effets imaginaires liés au fait d'être nommé Æ.

« L'acte psychanalytique, en tant que passage d'analysant à analyste, l'a amené [Lacan] à formaliser un lien social propre à la psychanalyse et cela a dirigé la façon par laquelle il a voulu que son École soit orientée. S'interroger sur ce qu'est une école de psychanalystes est aussi se demander ce qu'est le lien social du discours de l'analyste, c'est mettre à l'épreuve l'avènement de ce lien. C'est à partir de ce pari que Lacan a prétendu faire fonctionner l'École autour de la passe et du cartel dans la *Proposition du 9 octobre 1967*<sup>4</sup>. »

Il ne s'agit pas de reculer face à ces effets, mais de les faire parler, de louvoyer, de les assumer et de les laisser tomber. Les effets imaginaires que cette nomination a sur le lien à l'École font référence à la fin d'une analyse. L'analysant suppose et demande dans le lien analytique la commutation de son manque, demande que la réponse de l'analyste, supportée en acte par le désir de l'analyste, cherche à subvertir dans la relation transférentielle. Le dénouement permet de surmonter l'horreur de la chute du sujet supposé savoir, inaugurant chez l'analysant la possibilité de se passer de la nomination qui viendrait de l'autre. Fait qui nous amène à pouvoir établir des liens solidaires à partir de la reconnaissance de notre irréparable solitude, en assumant la limite insurmontable du non-rapport.

Rappelons que l'analysant revient de façon réitérée sur le divan de celui qui s'est abstenu de répondre à sa demande d'amour et de savoir ultime sur lui-même. Il revient dans l'espoir que l'analyste lui donne ça, mais, *surtout, il revient dans l'espoir que l'analyste ne le fasse pas*, pour le libérer du destin de devoir le lui demander interminablement. J'emprunte la poésie de Caetano Veloso :


« Je voudrais vouloir t'aimer, l'amour  
 Nous construire une très douce prison  
 Trouver la plus juste adéquation  
 Tout en mètre et en rime, et jamais de douleur  
 Mais la vie est réelle et de travers  
 Et regarde quel piège m'a posé l'amour


Je te veux (et tu ne veux pas) comme je suis  
Je ne te veux pas (et tu ne veux pas) comme tu es. »  
(Caetano Veloso, *Le Vouloir*)


Traduction : Elisabete Thamer


*Mots-clés : fin de l'analyse, passe, transmission, analyste de l'École.*

---

1.  NDT : En portugais, le mot *fantasma* désigne à la fois « fantôme » et « fantasma ». *Fantasma* : « fantôme ; spectre » et « image illusoire ». Le mot français « fantasma » est traduit en portugais par *fantasia*. Ainsi, la notion psychanalytique « fantasma » est traduite le plus souvent par *fantasia*, mais elle peut être aussi traduite par *fantasma*, notamment chez les psychanalystes lacaniens.

2.  S. Pessoa, « Efeitos da nomeação na Escola de Lacan », *Stylus*, n° 31, Rio de Janeiro, 2015, p. 197-205.

3.  J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 244.

4.  R. Torres, « O Campo Lacaniano e o desejo », *Stylus*, n° 28, Rio de Janeiro, 2014, p. 25-31.

# LECTURES

---

## Frédéric Pellion

### Toucher le cerveau

J'aimerais vous faire partager mes impressions de lecture sur le livre de Carlos Parada : *Toucher le cerveau, changer l'esprit* <sup>1</sup>. Puis vous livrer une très brève spéculation prolongeant cette lecture.

\*

Le parti pris par Carlos Parada est de présenter ensemble deux moments apparemment distincts de l'histoire de la thérapeutique psychiatrique au vingtième siècle : d'une part l'essor et le déclin des pratiques neurochirurgicales, aussi rapides l'un que l'autre entre 1935 et 1950, de l'autre l'expansion, dans l'immédiat après-guerre, des psychotropes, avec d'abord les narcoses variées, avant que ne s'imposent, avec les médications neuroleptiques puis antidépressives, les cures prolongées, puis permanentes.

Si l'on s'en tient à la chronologie, il est avéré que l'éclipse de la psychochirurgie est contemporaine du développement des traitements médicamenteux. D'où la déduction que nous faisons un peu vite selon laquelle les seconds, bien plus acceptables pour cela même, auraient *naturellement* chassé la première.

À rebours de cette lecture, disons, progressiste, l'intérêt de la présentation que fait Carlos Parada de ces *deux* moments est de faire ressortir certaines déterminations qui leur sont communes. Citons parmi celles-ci :

- la justification *a posteriori*, par la construction du ou des modèle(s) physiopathologique(s) *ad hoc*, de ce qui est d'abord une expérimentation ;
- le détournement en argument d'autorité de la procéduralité scientifique <sup>2</sup> ;

- un jugement sur la condition « infra-humaine » du malade mental, qui, pour rester souvent implicite, soutient la possibilité morale de l'expérimentation. C'est à rapprocher de ceci que, après avoir été patiemment écoutée tout au long du dix-neuvième siècle, la psychose cesse assez brutalement de l'être dans ces mêmes années <sup>3</sup>. D'où suit que les fondations de la



nosographie, qui reposaient jusque-là sur cette écoute, mutent au profit de critères quantifiables, si ce n'est directement quantitatifs, comme la durée d'évolution ou la fréquence des comportements <sup>4</sup> ;

– enfin, la déploration des aliénistes pour le manque de moyens économiques de leur spécialité, justifiant, selon eux, le recours à des pratiques thérapeutiques expéditives, voire risquées <sup>5</sup>.

\*

Toutes déterminations dont il n'est certainement pas inutile de se demander si elles ont disparu, ou même seulement reculé <sup>6</sup>.

Pour en prendre l'exemple le plus immédiat, car le plus extérieur à ce qui se trame intimement dans chaque cas de psychose – l'exemple de la détermination socio-économique, donc –, nous pourrions parfaitement répéter aujourd'hui les termes de l'interpellation lancée par Henri Baruk à ses collègues en 1951 : « C'est l'insuffisance de formation des psychiatres, ou bien l'insuffisance d'organisation et d'outillage des services, ou du classement, ou de la direction, ce sont toutes ces insuffisances qui produisent l'abstention systématique thérapeutique, abstention qui pousse alors, pour faire bonne figure, à faire n'importe quoi, au risque de faire du tort au malade <sup>7</sup>. » *Primum non nocere*, pourtant...

Mais, un peu au-delà de cette écume sociale des choses, n'y a-t-il pas également dans cette actualité de quoi mieux saisir le motif de la reluctance si souvent affirmée de Lacan pour le syntagme « sciences humaines <sup>8</sup> » ? Car le point nodal des déterminations listées plus haut pourrait bien être la volonté que la folie, quand bien même tout un chacun « [la] porte[rait] en lui comme limite de sa liberté <sup>9</sup> », soit *tout de même* objet, et non pas seulement de connaissance, ou de savoir, mais de science.

\*

Pourtant, et c'est un des mérites du travail de Carlos Parada que de le faire apparaître aussi simplement, l'affaire semble avoir été bien près de pouvoir s'engager autrement. Je fais référence aux vrais espoirs un temps mis dans les diverses narcoses pour faciliter la remémoration et contrecarrer le refoulement.

Mais encore eût-il fallu, sans doute, qu'il n'y ait pas cette méprise sur le caractère *matériel* de cette vérité qui était cherché dans le souvenir enfoui <sup>10</sup>.

\*

1946-1950 est la période la plus dense du livre de Carlos Parada. Ce sont aussi, année pour année, les deux dates du prononcé par Lacan de ses « Propos sur la causalité psychique » et de leur publication.

Un autre intérêt du livre – trouvé de surcroît, si je puis dire, puisqu'il n'est nullement dans le propos de l'auteur de se mêler d'histoire de la psychanalyse – est dès lors de faire sentir dans quel climat intellectuel Lacan a quitté le discours de la psychiatrie pour celui de la psychanalyse.

Sans doute avait-il assez exploré les possibilités du premier pour s'être persuadé qu'il fallait préférer le patient acharnement du psychanalyste pour se hisser à la hauteur de l'enjeu. Car le volontarisme de Lacan – « la psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas <sup>11</sup> » – a bien possiblement sa source dans son ancien métier de psychiatre.

Ce dont les psychanalystes, parfois tentés de se laisser bercer de l'illusion qu'il leur suffirait d'être pour provoquer la demande, auraient à se souvenir. Non pour l'imiter, bien sûr, mais comme modèle de ce « mettre du sien <sup>12</sup> » auquel Lacan invite jusqu'au simple lecteur de ses *Écrits*.

\*















Rien de surprenant, en tout cas, qu'il soit, dans ces mêmes « Propos », si abondamment question, pour les opposer, de Descartes et d'un certain cartésianisme. Car le fragment d'histoire que reconstitue Carlos Parada montre bien que non seulement le sommeil de la raison, mais également sa somnolence, engendrent tout aussi bien des monstres. Et que certaines monstruosité éthiques vont assez bien de pair avec la difformité des concepts.

Car, au fond, de quoi s'agit-il ? Comme Carlos Parada le dit si bien, de *toucher le cerveau*. Et pas de le toucher comme on aspire à toucher celui ou celle à qui on se déclare, ou même comme on se réjouit de toucher au port, mais de le toucher comme on touche une cible.

Or, l'usage de cette catégorie du toucher n'est pas sans faire écho à ce point d'*hubris* de Descartes, qui, dans la seconde partie de ses *Principes*, s'obstine à soutenir que « la nature de la matière est d'être une substance étendue en longueur, largeur et profondeur <sup>13</sup> ». Coalescence idéale entre substance, matière et étendue, qui récuse l'idée même du vide et où on pourrait peut-être diagnostiquer le péché originel sur le fond duquel la science ne cesse pas, qu'elle l'assume ou non, de tendre vers un physicalisme <sup>14</sup>.

C'est aussi d'un des effets de cette tension que ce livre traite.

*Mots-clés : causalité (psychique), physicalisme, psychiatrie (biologique), psychochirurgie, psychose.*

- 
1.  C. Parada, *Toucher le cerveau, changer l'esprit*, Paris, PUF, 2016.
  2.  *Ibid.*, p. 80-81.
  3.  *Ibid.*, p. 68 *sqq.*
  4.  *Ibid.*, p. 88 et 154.
  5.  *Ibid.*, p. 82.
  6.  F. Gonon, « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative ? », dans *Esprit*, n° 11, 2011, p. 53-72.
  7.  H. Baruk, « La condamnation de la psychochirurgie actuelle », dans *Annales médico-psychologiques*, 2, p. 422, 1951, cité dans C. Parada, *Toucher le cerveau*, *op. cit.*
  8.  Entre de très nombreuses références possibles : J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 859 *sqq.*
  9.  J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 176.
  10.  C. Parada, *Toucher le cerveau*, *op. cit.*, p. 94-97.
  11.  J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.
  12.  J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 10.
  13.  R. Descartes, « Les principes de la philosophie », tr. fr. dans *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1953, p. 613.
  14.  F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2014, particulièrement p. 124-126.

## Marie-José Latour

### Qu'est-ce qui revient de l'*infans* \* ?

Il y a des écrivains qui savent creuser la déchirure qui fait le fil de leur œuvre. Les lecteurs du *Mensuel* le savent, je lis Philippe Forest depuis longtemps, et à chacun de ses livres j'aime à trouver l'occasion de saluer son savoir-faire à l'endroit même où la parole, bien qu'ayant toujours un temps de retard sur le réel, réussit à produire une rare et timide clarté pour contrer le réel aveuglant. Alors qu'il a publié plusieurs ouvrages ces deux dernières années, notamment son dernier roman, *Crue*, qui vient de paraître chez Gallimard et dont nous ne manquerons pas d'entendre parler <sup>1</sup>, je voudrais évoquer ici un petit livre, voire ce que l'on pourrait nommer, après l'auteur, « un objet de rêverie » : *L'Enfant fossile*.

Ce qui reste de cet enfant de cinq ans, un petit bout d'os, vieux de trois cent vingt siècles, n'est-il pas en effet, comme n'importe quel rêve, un monumental anachronisme ? Cette « horreur minuscule » qui donne lieu à réinterroger l'écart entre la présentation et la représentation est le point de départ de *L'Enfant fossile* <sup>2</sup>.

\*

Une étude datant de 2012 a révélé que le fragment de mâchoire d'enfant, conservé au musée des Confluences à Lyon, constituait le plus ancien indice connu à ce jour en Europe de l'Ouest des caractéristiques des premiers représentants de l'*Homo sapiens*. Trente deux mille ans, au moins.

Freud notait en 1920 que l'inconscient ne connaît pas le temps. Il est cette mémoire paradoxale, entre durée et fulgurance. Ainsi, l'histoire que raconte le rêve n'est pas ordonnée temporellement. Chacun a fait l'expérience de la difficulté de raconter son rêve ; la grammaire, l'accord des temps, la syntaxe exigés par la narration s'avèrent impropres à rendre compte de ce que dit le rêve. N'est-ce pas la marque de ce temps délinéarisé que Philippe Forest trouve dans ce minuscule bout d'os, tagué avec le nom du donateur du fossile, aux allures de mot d'esprit, Claudius Côte ?

Sur ce débris détaché depuis si longtemps du corps vivant auquel il appartenait, une signature auprès d'une référence – Q761 – dit comment celui qui découvre le passé l'invente. N'est-ce pas là matière à « ne pas laisser les mains tout à fait vides à l'enfant que j'ai été et afin de lui offrir [...] le trésor d'un autre fossile sous la forme de cette fiction qui conserve vaguement l'empreinte de celui qu'il fut <sup>3</sup> » ?

Faire confiance à la fiction pour faire advenir ce qui a été est la tâche reconnue de l'écrivain, mais Forest va plus loin. Il cerne ce qui reste de l'enfant que l'on a été dans le présent du sujet, rejoignant ainsi, sans forcément le savoir, une formulation de Lacan : « Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir <sup>4</sup>. »

\*

Dans cette très sérieuse enquête sur ce fragment archéologique, comme il l'a déjà fait avec l'expérience de physique quantique de Schrödinger, Forest ne manque pas de faire surgir chez le lecteur le sourire du chat du comté de Chester. S'il arrive de rêver en souriant, en ayant cru trouver « le plus ancien des français modernes <sup>5</sup> », il arrive également de sourire en rêvant d'avoir su extraire « ce qui, de nous, reste de plus ancien. »

L'écrivain nous amène sur les traces d'un rêve partagé par de nombreux enfants, celui d'être archéologue ou paléontologue. Comment expliquer ce goût des enfants, alors qu'ils sont encore au seuil de l'histoire, pour le passé enfoui ? Nous voilà à suivre cet enfant, aux grandes vacances, dans les montagnes de l'Ain, pour la chasse aux fossiles, retrouvant la saveur du prétexte donnant goût d'aventure à la moindre expédition avec les gamins du village.

Chacun connaît l'analogie que Freud s'est plu à faire entre la psychanalyse et l'archéologie, notamment dans « Constructions en analyse ». Philippe Forest lui donne toute sa portée en précisant que ce n'est pas en « possédé du passé », à tout jamais perdu, qu'il se saisit de cet objet mais comme d'un qui sait adresser un signe « en direction de l'inconnaissable avenir toujours recommencé du temps <sup>6</sup> ».

Ainsi l'enfant fossile est-il l'image, à la fois insolite et entêtée, de notre passé et celle de notre avenir. Qu'il soit à la fois plus jeune et plus âgé que nous, qu'il soit, bien que sans descendance, notre ancêtre à tous, participe de cette formidable structure, chère à l'écrivain depuis qu'il a creusé « cette entaille dans le bois du temps » en écrivant, après la mort de sa fille Pauline, son premier roman.

\*

« Un rêve se raconte toujours à l'envers. Si l'on pouvait remonter en lui, de souvenir en souvenir, on parviendrait en ce point du passé où tout s'est décidé. Peut-être pourrait-on alors changer ce qui a eu lieu. [C'est bien précisément ce vœu que l'on nomme un rêve !] Mais l'on a beau se concentrer, le fil rompt. On n'a plus entre les doigts qu'une poussière de scènes absurdes et l'on ne peut jamais dire ni comment elles se suivent, ni comment tout a commencé <sup>7</sup>. » C'est là, vous l'aurez reconnu, un thème récurrent de l'œuvre de Philippe Forest. Cette topologie saisit un possible comment faire avec ce qui, un jour, aura été. « Certain de se souvenir mais sans savoir de quoi et pour tenter de le découvrir se remettant à écrire <sup>8</sup> », comme le paléontologue invente le fossile qu'il découvre, l'écrivain invente un lieu pour l'absence qu'il ne cesse de découvrir.

Un rêve n'est-il pas toujours quelque peu ce creux laissé par l'enfant que l'on fut « où son être s'est évanoui et où désormais on ne discerne que difficilement sa douteuse forme d'enfant fossile <sup>9</sup> » ? C'est à l'occasion d'un rêve, ou d'un autre débris de parole, que l'on peut côtoyer cet ancêtre, que nous pourrions aussi bien appeler la part hantée, soit « la trace nue et ininterprétable de toute origine <sup>10</sup> ».

Si le rêve est présent dans chacun des livres de Philippe Forest, il n'est l'occasion d'aucune clef des songes, ni maïeutique, ni même herméneutique, mais simplement la promesse d'un récit qui inclut sa propre nuit.

\*

D'une certaine façon c'est toujours le même rêve que l'on fait. Ainsi *L'Enfant fossile* reprend-il un des signifiants du titre du premier roman de Forest : *L'Enfant éternel*. Dans cet enfant qui revient, on pourra lire ce qui, depuis vingt ans, ne cesse pas de ne pas s'écrire, l'index même de l'impossible. Ce que certains, confondant l'oubli avec l'effacement, ne manqueront pas de trouver insupportable.

Mais il y a autre chose. Si Forest est ce formidable passeur, c'est bien qu'il n'oublie jamais qu'il est aussi dans la barque. N'est-il pas un des écrivains qui sachent le mieux écrire à partir de l'enfant qu'il a été ? Forest ne raconte pas l'histoire de l'enfant du site préhistorique de La Quina. Il ne romance pas cette improbable commande du musée des Confluences de Lyon. Il fait valoir l'enfant qui l'oriente.

À l'instar de Louis-René Des Forêts ou de Pascal Quignard, Philippe Forest n'écrit pas sur l'enfance, ni pour l'enfance. Il écrit à partir de *l'infans*.

Même s'il n'a aucun mépris pour ce qu'il nomme la menue monnaie des histoires vécues, ce qu'il creuse est ce lieu qui précède le parlant, là où ça balbutie, là où, en tant qu'il n'est pas déjà parlant, l'enfant s'affaire avec ce qui vient de l'Autre pour trouver à y re-dire.

C'est ainsi en tout cas que je lis sa « Pavane pour un poème perdu (puis retrouvé) » dans le numéro de la NRF, *L'Enfance de la littérature*. À l'occasion de la relecture d'un poème écrit pour sa mère, puisque de sa main et signé de son prénom, il met en lumière, avec un humour délicat, ce qui revient de ce temps : l'enfant revenant. L'enfant revenant d'avoir fait cette expérience du langage et d'en inventorier, ce qu'Aragon nomme le falun, ce que Lacan appelle *lalangue*, soit le dépôt qu'a laissé en nous d'avoir entendu ceux qui nous ont appris à parler.

\*












Si Philippe Forest aime à citer ces mots de Saint-Exupéry : « Je suis de mon enfance comme d'un pays », c'est qu'il sait, comme Freud nous l'a expliqué, qu'il n'y a pas de souvenir d'enfance. L'exil est radical. Sans retour et cependant pas sans survivance. Comme ce bout d'os, monument miniature, nous permet de redécouvrir le mouvement majuscule du temps et de saluer la trace que chacun laisse pour rien, il permet sans s'en affoler de prendre la mesure du néant qui l'attend.

« Qui pleurerait sérieusement un enfant fossile ? » interroge Forest à la toute fin de son livre. Bien sûr, celui qui se souvient imagine. « Mais même celui qui se souvient finit par disparaître à son tour <sup>11</sup>. » Philippe Forest est bien de ceux qui savent distinguer réel, imaginaire et symbolique et se repérer dans leur nouage.

*Mots-clés : Philippe Forest, infans, enfance, temps, futur antérieur, fiction, rêve, archéologie, littérature.*

---

\*↑ Ce texte reprend pour partie une communication faite au colloque international *Philippe Forest, une vie à écrire*, organisé à Paris les 14, 15 et 16 janvier 2016, par A. Foglia, C. Mayaux, A.-G. Salliot et L. Zimmermann, à paraître.

1.  P. Forest, *Crue*, Paris, Gallimard, 2016. Entretien à paraître à la suite de la rencontre organisée par le pôle 8 de l'EPFCL, la librairie Les Beaux Jours et la médiathèque Louis-Aragon de Tarbes en octobre 2016.
2.  P. Forest, *L'Enfant fossile*, Lyon, Invenit, 2014.
3.  *Ibid.*, p. 37.
4.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 300.
5.  *Ibid.*, p. 12.
6.  *Ibid.*, p. 65.
7.  P. Forest, *Toute la nuit*, Paris, Gallimard, 1999, p. 308.
8.  P. Forest, *L'Enfant fossile*, *op. cit.*
9.  *Ibid.*, p. 41.
10.  *Ibid.*, p. 55.
11.  *Ibid.*, p. 75.



---

# Bulletin d'abonnement

## au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version :  NUMÉRIQUE 30 €  
 PAPIER 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

### Vente des *Mensuels* papier à l'unité

- Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €
- Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €
- Prix spécial pour 5 numéros : 25 €
- Numéros spéciaux : 8 €
  - n° 12 - Politique et santé mentale
  - n° 15 - L'adolescence
  - n° 16 - La passe
  - n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation
  - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
  - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

### **Frais de port en sus :**

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €  
Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :  
EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)